

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 14.

Montréal, Jeudi, 5 Avril 1883.

Prix du numéro: 7 centimes.—Annonces, la ligne: 10 centimes  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

## AVIS

Beaucoup de personnes nous demandent le numéro du 29 mars, où se trouve le portrait d'Albani. Plus de 3000 copies extra ont été imprimées; il ne nous en reste plus une seule. L'administration offre en vente, au prix de 10 centimes, le *Canadian Illustrated News*, journal anglais, dans lequel se trouvent le portrait d'Albani et autres gravures la concernant, semblables à celles qui ont été publiées dans *L'Opinion Publique*.

La poésie de La Fréchette, imprimée en français, sera intercalée dans les numéros qui seront demandés.

S'adresser au *Canadian Illustrated News*, rue Bleury, Montréal. (Envoyer 10 centimes par la poste.)

L'abondance des matières nous oblige de laisser de côté, pour cette fois seulement, les *Nouvelles diverses* et *Choses et autres*.

L'index de 1882 sera prêt dans le courant de ce mois. Nous en donnerons avis.

## SOMMAIRE

Texte: Notre premier parlement, par A. D. D.—Albani: Premier discours et troisième concert, par G. Couture.—Ca et là.—Bibliographie.—Nos gravures: De Flottow; Richard Wagner; L'anarchiste Métayer; Les étudiants russes à Paris.—Albani: Les patryres; A l'asile de Nazareth; Au Sacré-Coeur; A *L'Opinion Publique*; Le départ.—La petite marchande d'allumettes, par Léon Riotor.—Poésie: Amour et reconnaissance, par A. Martin.—Amour et larmes, par Mary. (suite)—Linguistique.—Le banquet de Victor Hugo.—Le couronnement du czar.—De tout un peu.—Les échecs.—Le jeu de dames.  
Gazette: De Flottow.—Richard Wagner.—Marie-Féodorovna, Impératrice de Russie.—L'anarchiste Métayer.—Les étudiants russes à Paris.

## NOTRE PREMIER PARLEMENT

Il y avait trente ans que le Canada avait cessé d'appartenir à la France, lorsque le gouverneur Alured Clarke appela les Canadiens à former un Parlement, pour obéir aux ordres de la métropole qui, par l'Acte de 1791, divisait le Canada en deux provinces et donnait à l'une d'elle, celle de Québec, un Conseil législatif nommé par la couronne, et une Assemblée de représentants élus par le peuple.

L'Angleterre, qui avait jusque là traité le Canada en pays conquis, commençait à comprendre que si elle voulait conserver un pied-à-terre en Amérique, elle devait avant tout s'attacher les Canadiens. La guerre de 1775 lui avait donné une dure leçon. Il faut bien le dire, la grande majorité des Canadiens avait vu avec la plus grande indifférence les Anglais aux prises avec les colons de la Nouvelle-Angleterre. Il n'y eut qu'à Québec où ils voulurent bien défendre le drapeau anglais. Depuis Montréal jusqu'à la capitale, le milicien canadien comme Achille se retira sous sa tente. On sait que lorsque M. de Beaujeu voulut, à la tête de quelques cents Canadiens, prêter main-forte à Carleton, il en fut empêché par le peuple qui dispersa ses compagnons.

Les ministres, à Londres, ayant fini par voir un peu plus clair dans la situation, nous donnèrent l'Acte de Québec. Les Canadiens durent accueillir cette première concession avec autant de joie que de défiance de leur feroce. La machine gouvernementale qu'on leur mettait entre les mains était trop nouvelle pour eux. Pourraient-ils la faire fonctionner? Ne couraient-ils pas le risque d'en briser les rouages à la première épreuve? Oh! auraient-ils puisé des notions de gouvernement? Depuis trente ans, ils étaient séparés de la France; les plus riches, les plus instruits d'entre eux étaient rentrés dans la mère-patrie. Ne trouveraient-ils pas un échec et le ridicule en croyant mettre la main sur leurs droits?

C'est bien ce qu'espéraient leurs ennemis dans le pays! Ils réussirent cependant, et cela au moment où leurs cousins en France, mis en possession d'institutions représentatives, se lançaient dans toutes les extravagances de la révolution française.

Il est curieux d'étudier les premiers pas de nos ancêtres dans la voie nouvelle où les appelait l'Acte de 1791. C'est à Québec, dans le palais de l'évêché, que se réunirent nos premiers députés, le 17 décembre 1792. Ils étaient au nombre de soixante. Parmi les représentants on comptait quinze Anglais; les Canadiens, qui étaient en grande majorité alors comme aujourd'hui, avaient voulu leur donner, en les choisissant pour les représenter, cette marque de bon vouloir et de générosité. On verra dans l'instant comment leur délicatesse fut appréciée. La députation de 1792 comptait un bon nombre de personnes dont les noms sont encore bien connus parmi nous. MM. DeSalaberry, Papineau, P.-L. Panet, Antoine Panet, Bonaventure Panet, Taschereau, Chériar, faisaient partie de cette Assemblée.

Le 19 décembre 1792, elle se réunissait pour élire un orateur. M. Louis Dunier, un des *chevaliers* représentant le comté d'Herford, a proposé, dit le procès-verbal, pour orateur, Antoine Panet, laquelle motion a été secondée par P. De Bonne, un des *chevaliers*, représentant le comté de York.

M. McGill propose M. Grant. Tous les députés anglais votent contre M. Panet qui n'en est pas moins élu par une majorité de dix voix. Les Anglais venaient de payer leur dette de reconnaissance aux Canadiens. Trois de nos compatriotes firent faux bond à M. Panet.

Dans cette première assemblée, les députés représentant des comtés portaient le titre de chevaliers, ceux des villes celui de citoyens, d'après l'ancienne coutume anglaise.

L'orateur élu, il s'agissait de savoir comment il se présenterait à Son Excellence. On discutait le lendemain cette affaire importante, lorsque le gouverneur manda soudain l'Assemblée au Conseil législatif. Les députés s'y rendirent, et là, l'orateur fit les déclarations qu'on va lire et qui sont très curieuses. Nous citons le procès-verbal:

Le jeudi la chambre étant occupée à discuter la manière dont l'orateur se présenterait et s'adresserait au gouverneur elle reçut par l'huissier de la verge notre l'intimation du commandement du Lieut. Gouverneur de se rendre immédiatement auprès de lui dans la Chambre du conseil législatif, avec l'orateur, en conséquence elle s'y rendit avec l'orateur: de retour il informa la chambre, qu'ayant été présenté à la barre du Conseil législatif, il s'était adressé à son Excellence le Lieutenant Gouverneur en François, comme ci après, et avait reçu les réponses de son Excellence en Anglais, dont suit la traduction:

*Albani.*—Je supplie votre Excellence de considérer que je ne puis m'exprimer que dans la langue primitive de mon pays natal, et de vouloir bien accepter la traduction en Anglais de ce que j'aurai l'honneur de lui dire.

« Mon incapacité étant aussi évidente que mon zèle est ardent, de voir remplir un devoir si important que celui d'orateur de la première assemblée des représentants du Bas-Canada, j'implore respectueusement l'excuse et le commandement de votre Excellence au nom de notre Souverain Seigneur le Roi.»

*Réponse.*—Je n'ai pas lieu de douter que la chambre n'ait fait un bon choix, et que vous ne vous acquittiez des devoirs pénibles de l'office important que vous avez à remplir, avec honneur pour vous-même et avec avantage pour le public.»

*Albani.*—Je réclame très humblement, au nom de la même assemblée, la liberté de parler, et généralement tous les privilèges et libertés, tels qu'ils sont usités dans les communes de la Grande Bretagne, notre mère patrie.»

*Réponse.*—La chambre peut compter que la pleine et libre jouissance de tous droits justes et privilèges loyaux lui seront accordés.»

*Albani.*—Que les procédés des communes puissent être interprétés favorablement, et que quelque chose que dise l'orateur qui pourroit être prise en mauvaise part, puisse être imputé à son ignorance et non à l'Assemblée; qu'il puisse retourner à leur chambre prendre la déclaration de leur véritable intention, et que telle erreur soit pardonnée.»

*Réponse.*—Quoique je n'aie pas lieu de croire qu'une personne de votre assiduité et de votre savoir, commette des erreurs, vous pouvez être assuré que je donnerai la plus favorable interprétation à vos paroles, et à votre conduite en toute occasion.»

*Albani.*—Enfin que toutes les fois qu'il sera nécessaire pour le service de Sa Majesté et le bien public, il puisse par ordre de la même chambre avoir accès à la personne de son Excellence le Gouverneur de cette Province.»

*Réponse.*—Vous trouverez un libre accès à ma personne toutes les fois que le service public l'exigera.»

Cette première entrevue du représentant de la couronne et de la Chambre d'assemblée, ce singulier dialogue entre le lieutenant-gouverneur et l'orateur ont un caractère tout à fait original. Il est évident que nos premiers hommes d'état se défiaient de leurs forces et étudiaient chaque pas qu'ils faisaient sur ce terrain nouveau pour eux. Cette défiance ne les empêche pas cependant de réclamer, à l'origine du nouvel ordre de chose, « tous les droits et privilèges de la Chambre des Communes de la Grande-Bretagne. » On remarquera que la réponse du lieutenant-gouverneur est, sur ce point, formulée avec une réticence dont les députés canadiens ne saisirent pas alors toute la portée, car ils auraient sans doute réclamé sur-le-champ. Lorsque le général Clarke répondait que la couronne accorderait « tous les droits justes et privilèges loyaux, » il entendait par là refuser aux Canadiens le contrôle des deniers publics, la nomination des employés, la responsabilité ministérielle. Pour arriver à obtenir ce que demandaient les Canadiens en 1792, il faudra cinquante ans de luttes et une dépense de temps et d'énergie qui auraient pu être employés bien plus utilement pour le Canada et la mère patrie.

A. D. D.

## ALBANI

Les colonnes de notre journal ne suffiraient pas si nous étions obligé de raconter ce qui s'est passé à Montréal pendant le séjour de la grande artiste, qui est partie samedi dernier en nous disant: au revoir. Les démonstrations de toutes sortes dont elle a été l'objet et les fêtes presque royales qui ont été données en son honneur, de l'arrivée au départ, dépassent tout ce qui a été fait en ce genre dans notre ville. Montréal a noblement fait son devoir. Emma Lajeunesse ne l'oubliera pas.

Nos lecteurs nous sauront peut-être gré de leur donner ici quelques appréciations, que l'on doit à la plume de notre habile musicien, M. Guillaume Couture, sur les concerts Albani qui ont eu lieu dans l'élégante salle de Queen's Hall:

PREMIER CONCERT.—27 MARS

L'année 1883 sera mémorable entre toutes. La visite de notre grande artiste la marque d'une façon ineffaçable. Elle y attache son nom à jamais.

L'année 1883 sera désormais l'année Albani! La page la plus glorieuse de notre histoire musicale est écrite. Nous n'avons rien à envier ni à la France, ni à l'Italie, ni à l'Angleterre, ni à l'Allemagne, ni à aucun pays au monde. Le nom d'Albani brille d'un éclat qu'aucun autre nom ne saurait obscurcir.

Nous venons de l'entendre après Gerter, Thursby et Nilsson. Laissant de côté tout chauvinisme, nous pouvons hardiment proclamer la supériorité de notre cantatrice canadienne.

Elle touche, elle ravit, elle émeut sans effort, parce que chez elle l'art n'est pas un métier, mais une vocation, un apostolat. Elle puise son succès, non pas dans des effets de convention, mais dans la vérité. Loin de chercher à se substituer au compositeur,—manie malheureusement trop répandue au théâtre et au concert—elle respecte sa phrase et en saisit avec une étonnante intelligence les grandes lignes, elle s'assimile les moindres intentions de l'auteur parce qu'elle scrute avec une science consommée sa pensée intime.

De semblables interprètes sont rares. On en a peu rencontré depuis madame Branchu. C'est que, pour en arriver là, il faut un rude et long travail aidé de ce don divin: le génie! Il faut aussi de l'abnégation, du dévouement et de la foi artistique. Route longue et pénible, où plus d'une tombe de découragement et se réfugie lâchement dans les succès faciles.

Pourrait-on trop admirer, trop exalter, trop fêter ces nobles âmes qui sont arrivées au plus haut sommet de la célébrité avec un drapeau que n'a pu atteindre la moindre souillure!

La démonstration de lundi dernier, l'accueil et les applaudissements de mardi se sont donc que justice. Les hommages rendus à Albani s'adressent aussi à la femme, dont les qualités morales et les vertus égalent le talent artistique.

Toute sa personne respire la bonté, la douceur et la plus divine pareté.

Son charme est irrésistible. Quiconque a causé avec elle en rapporte une impression inexprimable. La voir suffit pour être transporté d'admiration et pénétré du plus profond respect.

C'est l'impression qu'ont ressentie hier soir les milliers d'auditeurs réunis au "Queen's Hall." L'auditoire, subjugué dès son entrée par son maintien si modeste et si affable, est devenu de plus en plus enthousiaste pendant cette grande scène de la folie de "Lucie"; enthousiasme qui dégénéra en délire, à tel point que toute une cadence se perdit dans le bruit d'applaudissements et de clameurs frénétiques! Et on rappela, on rappela à tel point que l'Albani se décida—sans égard pour la fatigue à laquelle elle se condamnait—à répéter toute la dernière partie de cette scène dramatique et poussa la complaisance jusqu'à nous servir une nouvelle cadence!... Impossible de faire les choses plus royalement. La surprise, le plaisir et le ravissement étaient sur toutes les figures. L'attente des plus exigeants était dépassée. L'esprit n'avait encore pu rien imaginer de semblable. Pour notre part, nous avons que, même après avoir entendu l'Albani plusieurs fois à Londres, à Paris et à New-York, nous avons subi—au même degré—l'impression générale.

Impossible de rien rêver d'aussi fini et d'aussi parfait. Le contour du phrasé, la délicatesse du trille, la netteté de la vocalise, la justesse de l'attaque, l'égalité du timbre, l'homogénéité des registres et la pureté du style, jamais toutes ces qualités n'ont été réunies chez une même personne à un plus haut degré que chez l'Albani.

Jamais Montréal n'avait été à pareille fête. Jamais le cœur n'avait été aussi touché. Chacun ne respirait plus que du bonheur.

L'air "Angels ever bright and fair," a été écouté avec un pieux recueillement comme il convient à cette page de Handel.

C'est ici qu'Albani a dû être hautement appréciée par les connaisseurs. Rien qui demande du mécanisme, mais quels effets de timbre... style chaste!... quelle douce supplication! quels accents religieux!

La série d'émotion a été complète quand Albani entonna la douce et naïve romance du "Pré aux Clercs."

Souvenirs du jeune âge  
Sont gravés dans mon cœur.  
Et je pense au village  
Pour rêver le bonheur.  
Ah! ma voix vous supplie  
D'écouter mon désir:  
Rendez-moi ma patrie,  
Ou laissez-moi mourir.

De nos bois, le silence,  
Les bords d'un clair ruisseau.  
La paix et l'innocence  
Des enfants du hameau.  
Ah! voilà mon envie,  
Voilà mon seul désir,  
Rendez-moi ma patrie,  
Ou laissez-moi mourir.

Le choc produit par cette romance a été vraiment violent. Les nerfs, trop tendus chez plusieurs, provoquèrent une explosion de larmes. Nous en étions à cette période où le bonheur, parvenu à un certain degré d'acuité, produit une sensation trop forte pour notre pauvre nature humaine et se traduit par un serrement douloureux.

D'où vient ce grand succès? A quoi attribuer ce contentement si instantané et si complet?... Au fait que notre chère Albani, au lieu de chanter en mercenaire—comme tant de grandes cantatrices—chanté en artiste. Nous en connaissons de ces grandes étoiles qui n'ont en vue, n'ont pour but que l'argent! La recette est-elle mauvaise? le dépit, la mauvaise humeur les indisposent au point qu'elles oublient toute dignité et manquent de respect et à l'art, et au public et à elle-même.

La recette est elle bonne? elles se disent que le principal succès est assuré et que peu importe le reste. Et elles ne connaissent pas d'autres moyens d'être agréables au public que de flatter son ignorance et son mauvais goût, sous prétexte de préparer une autre bonne recette pour le prochain voyage!... Tous les moyens sont bons pourvu qu'ils apportent quelques milliers de dollars!... Des artistes célèbres—ou tout au moins à la mode—agissent ainsi tous les jours!... O humiliation! O décadence!... Longtemps l'art a été un asile inviolable, fermé à toute pensée d'intérêt, inaccessible à tout ce qui pouvait l'avilir. Maintenant,—immonde profanation!—On s'en sert dans un but de spéculation! On se fait artiste—oui, c'est comme cela qu'on ose s'appeler—tout comme on se ferait tapissier ou épicière. Cela rapportera tant, et voilà!... Triste calcul que le noble cœur d'Albani n'a jamais connu. Sans autre appui que son âme généreuse et convaincue, sans s'effrayer de longues et difficiles études auxquelles doivent s'assujettir ceux qui veulent savoir tout et bien, elle est partie et a consacré

toutes les meilleures années de son enfance au travail. Admirable énergie qui a donné à l'art lyrique un de ses plus nobles interprètes et dont le Canada ne pourra jamais entendre le nom sans s'écrier avec un légitime orgueil: C'est mon enfant!

#### DEUXIÈME CONCERT.—29 MARS

Le triomphe continue. L'enthousiasme redouble. La salle du "Queen's Hall" était ce soir encore plus bondée que mardi dernier; au point que nous ferions d'amers reproches aux administrateurs du concert, si nous ne savions combien il était difficile de résister au désir de la foule avide d'entendre Albani. Les derniers arrivés, voulant à tout prix se caser, ont créé un tumulte prolongé qui nous a empêché d'entendre les deux premiers morceaux.

Le silence n'a même été complètement rétabli qu'à l'entrée d'Albani. Un frémissement parcourt l'auditoire, et les applaudissements éclatent avec la spontanéité de l'éclair, tous les cœurs bondissent! Emue, gracieuse, souriante, rayonnante, Albani salue, caresse de son regard limpide et serein ce public si chaleureux, et semble vouloir l'étreindre sur son cœur.

Le célèbre "Casta diva" est un de ces morceaux que toute cantatrice aspire à chanter. Pau, toutefois, le réussissent dignement. Alors que quelques-unes n'y voient que prétexte à fioritures, d'autres manquent des qualités nécessaires pour le rendre avec la teinte voulue.

Albani y déploya ce charme et cette tendresse qui remuent jusqu'aux fibres les plus délicates de l'âme.

Les variantes qu'elle introduit dans ses airs italiens sont choisies avec à propos et avec esprit.

Elles amplifient la phrase, la rendent plus intéressante et s'harmonisent toujours avec la texture générale du morceau.

Ici encore s'affirme et s'explique la supériorité de notre Albani: elle n'est pas seulement grande cantatrice, elle est aussi grande musicienne. Il est vrai que l'un ne va pas sans l'autre.

Elle est musicienne. C'est là le secret de son aisance, de l'assurance qu'elle apporte dans les traits les plus compliqués, de la confiance qu'elle inspire à tout son entourage dans les ensembles les plus enchevêtrés; c'est ce qui fait sa sérénité.

Elle sait se prêter aux moindres écarts de son accompagnateur, ramène l'équilibre de la mesure avec un art infini, à tel point, qu'on a peine à s'apercevoir ou qu'on oublie immédiatement qu'il a été rompu.

Une autre charmante qualité que possède l'Albani; elle chante la chanson populaire simplement, telle qu'elle est, sans recherche à la virtuosité. Preuve de bon goût et preuve de bon sens.

La chanson populaire n'est plus la chanson populaire si elle est dénaturée. Conservons-lui son cachet, sa naïveté, sa saveur et son parfum. N'allons pas lui donner des vêtements trop amples pour sa taille. Evitons de lui communiquer des allures qui ne conviennent ni à son origine ni à sa mission. C'est ce qu'Albani fait et c'est ce qu'elle est presque seule à faire!

Le désir de faire de l'effet, de briller quand même l'emporte sur toute considération chez un trop grand nombre de cantatrices.

A part la chanson populaire, il y a aussi certains auteurs qui ne souffrent pas de changement; tels sont Mozart, Beethoven, Berlioz, Gounod, etc. A plus forte raison doit-on s'en abstenir dans leur musique religieuse. Grande a donc été notre surprise d'entendre M. Desève altérer la musique de Gounod dans l'accompagnement de "l'Ave Maria." Grande et douloureuse aussi a été notre surprise de voir que le style de M. Desève avait profondément dégénéré.

Que veulent dire ces *glissandos* continuels qui se font jour, même de la dernière note d'une phrase à la première de la phrase suivante? Y a-t-il rien de plus affadissant, de plus fatiguant et de plus irritant que cette manie? Que devient la phrase sous cet archet toujours traînant!—A quoi bon ces poses et ces mouvements d'acrobate, aussi désagréables à l'œil que les *glissandos* le sont à l'oreille!

Nous sommes profondément affligé d'avoir à dire d'aussi cruelles vérités à M. Desève, mais ces défauts sont réellement si accusés et si détestables, que nous ne pouvons pas les passer sous silence.

M. Desève a beaucoup de talent, immensément de talent; il est né pour jouer du violon, oui; mais nous désirons l'en voir bien jouer. Il le peut, il le doit.

Nous avons toutefois constaté qu'il avait gagné en sonorité et que son mécanisme était un peu plus sûr. De longues études en Europe sont ce que nous pouvons souhaiter de mieux à M. Desève.

C'est le seul moyen de combler les espérances que ses amis ont mises en lui. On ne dira plus seulement alors qu'il a du talent, ni même qu'il est bon violoniste, on dira qu'il est artiste.

Une bonne, vraie et charmante artiste, c'est madame Carreno. Voilà du mécanisme sans fatras, de l'expression toujours fine, de la fougue quand il en faut, de la largeur si c'est nécessaire, de la passion en lieu et place, de l'esprit sans cesse.

Elle a partagé les honneurs de la soirée avec Albani, qu'elle aime autant qu'Albani paraît l'aimer.

Madame Carreno est la seule grande artiste qui vienne nous visiter deux ou trois fois l'an. Elle se sent ici chez elle. Notre public ne se lasse pas de l'entendre—nous pouvons bien aussi ajouter—et de la voir. Succès de beauté inconscient, car madame Carreno est aussi modeste qu'habile sur son instrument. Elle ne cherche son succès que dans son intelligence, son cœur et son travail.

Elle hait et fuit le charlatanisme, en dépit de son long séjour aux Etats-Unis. C'est une artiste à forte trempe, qui a su résister aux caprices de la mode et aux exigences de la foule. Elle aime et respecte son art par-dessus tout. C'est une nature forte, généreuse, aux nobles aspirations et à qui toutes les qualités de la femme telle qu'elle doit être. Sans quoi, elle ne serait pas l'artiste accomplie qu'elle est.

Le concert d'hier, dans son ensemble, a été de beaucoup supérieur au premier.

M. Mierzwinski à une voix d'une puissance et d'une étendue extraordinaires, dont il ne soit malheureusement pas encore tiré tout le parti dont elle est susceptible. Il a chanté hier avec moins d'effort que mardi dernier.

M. Caravatti, débarrassé de son enrouement, a chanté avec rondeur son air de la "Traviata."

Mademoiselle Dickerson, comme MM. Mierzwinski et Ciampi-Cellaj ont fait au premier concert, nous chanté en italien de l'opéra français!... Pourquoi? Les messieurs savent le français. Ils chantent devant un auditoire français. Pourquoi alors ne pas chanter en français ce qui doit être chanté en français?

Albani leur en donne l'exemple. Après avoir chanté "Casta diva" en italien, elle s'est servie de l'anglais pour "The last rose of summer," du français pour la romance de M. Widor, et du latin pour "l'Ave Maria." Avec quelle suavité et quelle onction elle a rendu ce dernier morceau! Quels chastes accents! quelle douce prière! Comme toute préoccupation matérielle disparaît! Comme le style en est sobre!

Une soirée comme celle-ci instruit, vivifie et purifie une foule. Elle en rapporte de saines pensées. Elle se sent prête à se remettre au travail avec plus d'ardeur. Elle sent qu'il est bon de vivre, d'être honnête et d'aimer.

#### TROISIÈME CONCERT.—MATINÉE DE 31

Comme aux deux concerts précédents, salle comble, succès extraordinaire.

Albani est partie!... Elle est partie, laissant à notre population une de ces émotions qui empoignent le cœur à jamais.

Son séjour parmi nous est un de ces événements qui font époque dans l'histoire d'un peuple.

Elle nous a fait connaître le beau, le vrai et le bien. Le beau dans l'art; le vrai dans la vertu; le bien dans la charité.

M. Mierzwinski, de son côté, s'est rendu de bonne grâce à notre désir et nous a fait entendre en français l'air

Plus blanche que la blanche hermine

que le programme nous annonçait en italien. C'est une gracieuseté pour laquelle nous nous empressons de le remercier.

Avec les paroles françaises, M. Mierzwinski nous a aussi donné le style français, les traditions du grand Opéra de Paris. L'effet a été magique.

La salle a applaudi non seulement un organe admirable, mais un excellent chanteur.

Si ce monsieur chante ainsi tout le répertoire français, et s'il continue à étudier, son impresario pourra se vanter d'avoir un sujet des plus précieux.

Mademoiselle Dickerson et surtout M. Caravatti, ont étonnamment mieux chanté qu'aux deux premiers concerts. L'air *Esù*—dont nous aurions aimé entendre le récitatif—quoique dit d'une manière un peu froide, a été donné avec une bonne qualité de son et un assez bon phrasé.

Comme couronnement à la série de ces concerts, on avait tenu en réserve le fameux quatuor de "Rigoletto." Il a été rendu avec un tel accent dramatique par l'Albani, et elle a été si bien secondée par mademoiselle Dickerson, MM. Mierzwinski et Caravatti—a part un léger accident de mesure—que c'était à se croire à l'opéra même: l'illusion était des plus complètes.

Toute la troupe a donc été excessivement courtoise pour nous. Au lieu de se hâter, de n'apporter aucun soin à l'exécution, comme cela se pratique toujours, par toutes les troupes du monde, à la dernière représentation, celle-ci a tenu à faire de mieux en mieux et nous a traités avec une déférence dont nous devons être fiers.

Madame Carreno, comme les chanteurs, paraît être plus en verve que d'habitude. Elle nous a surtout joué la "Sérénade" de Moskowski avec un style ravissant. Il est regrettable que l'Amérique n'ait pas plus d'artistes de ce calibre-là. Nous avons au moins l'espérance de revoir madame Carreno bientôt, mais notre grande Albani, quand nous reviendra-t-elle!... Personne ne le sait.

Tout le monde est désolé. Et quand on rencontre un ami, on lui donne tristement la main en disant: Elle est partie!...

M. J. Chessé, gouverneur de la Guyane française.

EST à M. Chessé, dont nous publions aujourd'hui le portrait, que l'on doit l'annexion des cent onze îles qui constituent l'Océanie centrale : archipel de Tahiti, des îles sous le vent, des Tramotus des Zubnai, des Gambler et de Rapa.

Au cours de la discussion du budget des colonies, le 30 décembre dernier, un député des colonies, M. Ger-ville Réache, a parlé de ce fait important.

Depuis lors, à la suite de ces négociations si heu-reuses, M. Chessé a été nommé gouverneur de la Guyane. En cette qualité, il aura, parai-il, fort à faire, car la Guyane qui devrait être une de nos plus belles colonies est au contraire dans un état déplorable.

Né le 20 mars 1839 à la Martinique, fils d'un mé-decin en chef de la marine, M. Chessé est un ancien officier d'infanterie de marine. Il est officier de la Légion d'honneur et chevalier de Marie-Isabelle-Louise d'Es-pagne. Engagé volontaire à vingt-deux ans, il était en 1878, capitaine à l'état-major du ministre de la marine et des colonies, quand pour se consacrer entièrement à l'étude des questions coloniales, il donna sa démission et entra, comme sous-chef de bureau, à la direction des colonies.

En décembre 1879, M. Chessé fut appelé au poste de



M. J. CHESSE

Nouveau gouverneur de la Guyane française.

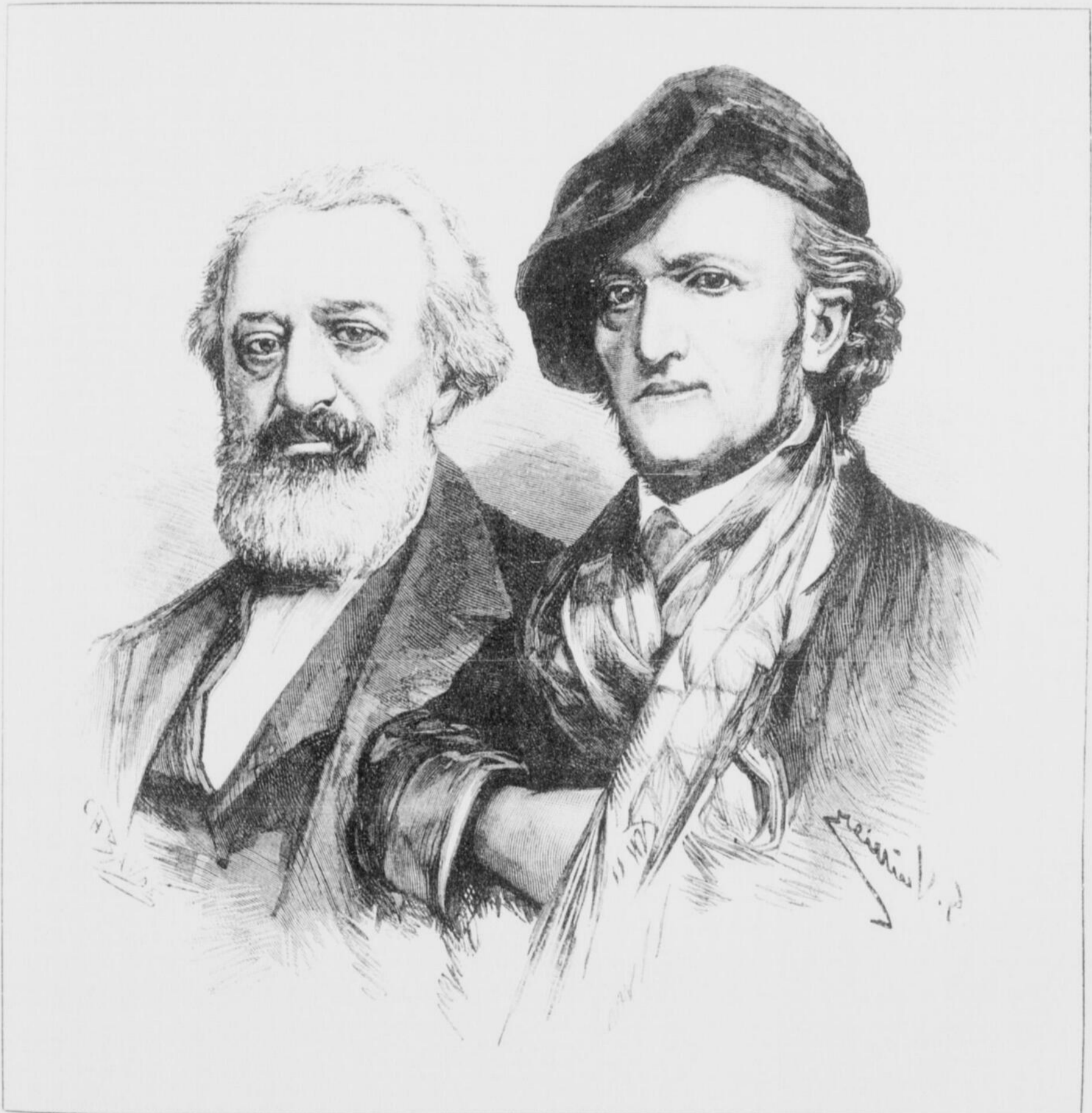
commandant-commissaire de la République en Océanie. En peu de temps il sut rallier *pacifiquement* sous le drapeau de la France Tahiti et les royautes voisines; puis il dut, par ordre, céder la place à un capitaine-de vaisseau qui, le premier, avait l'honneur de porter le titre de « gouverneur des établissements français de l'Océanie!... »

Après dix-huit mois d'une pénible disgrâce, *non en-core expliquée, ni surtout justifiée*, l'ancien comman-dant-commissaire de la République à Tahiti, vient d'être nommé gouverneur de la Guyane.

Depuis plus de vingt ans, M. Chessé consacre sa vie aux questions coloniales et aux colonies : il les connaît à peu près toutes : en Cochinchine il a été longtemps inspecteur des affaires indigènes.

En France, il a été le secrétaire perpétuel de toutes les grandes commissions qui, depuis 1874, se sont occupées des questions coloniales. M. Chessé est un des *ardents défenseurs* du génie colonisateur des Français. C'est aussi un de ceux qui pensent qu'aujourd'hui plus que jamais la France métropolitaine peut, et doit chercher dans ses colonies, *bien comprises et sagement administrées*, un remède efficace à bien des maux du présent, comme à bon nombre des difficultés écono-miques qui nous étireignent.

Nous sommes complètement de son avis.



F. DE FLOTTOW, né à Teutendorf (Mecklembourg), en 1812,  
mort à Wiesbaden, le 24 Janvier 1883.

RICHARD WAGNER, né à Leipzig en 1813,  
mort à Venise, le 14 Février 1883.

## ÇA ET LA

Une loi du Parlement fédéral ordonne à quelques chimistes de faire, de temps à autre, l'analyse de certaines substances alimentaires. Ne serait-il pas à propos d'étendre cette analyse à ce que l'on boit aussi bien qu'à ce que l'on mange ? Il serait très intéressant pour ceux qui font usage de spiritueux de savoir ce qu'ils boivent. Il existe de par le pays plusieurs grandes fabriques de cognac, gins, liqueurs, etc. Avec du whiskey, on y fabrique tout ce que vous désirez : le brandy, le gin, le Old Tom, la chartreuse sortent du même tonneau.

Pour donner à ces mélanges un certain air d'authenticité, on importe de France des étiquettes, des capsules et jusqu'à des bouchons marqués au fer. Le cognac XXX de ces fabriques se vend—prix du gros—\$2.75, et \$9 chez les épiciers. Ne serait-il pas à propos de dénoncer ces fraudes ? Le consommateur aurait intérêt à savoir le prix qu'il paie pour du whiskey coloré.

\* \*

Les derniers journaux de France nous donnent force détails sur les manifestations ouvrières qui ont eu lieu à Paris, le 9 mars, et que le télégraphe nous a signalées. Elles ont été plus sérieuses qu'on le croyait tout d'abord. Le gouvernement en a eu raison encore assez facilement, parcequ'il connaît les manifestants et qu'il était prêt à les recevoir. Ces démonstrations ont mis en vue une nouvelle célébrité révolutionnaire... et féminine... la citoyenne Fernande d'Erlincourt, passée d'emblée rivale de Louise Michel et de Paule Minck. C'est une ancienne chanteuse de café-concert qui a quitté les planches pour sauver la société.

Quelques jours avant de débiter sur la scène nouvelle qu'elle s'est choisie, elle chantait, à l'adresse du gouvernement, des romances dans le genre du couplet qui suit, tirée de la *Marianne* (la république) de 1883 :

Mais si la faim à face blême,  
Devant les repus, se dressant,  
Leur pose en armes son problème  
Sur nos pavés tachés de sang,  
Je sais bien que pour le résoudre,  
L'éloquence ne suffit pas ;  
C'est en faisant parler la poudre  
Qu'on fait taire les avocats !  
Va, va, Marianne,  
Pour en finir avec tes ennemis  
Sonner la Diane  
Aux endormis !

Il y en a long comme cela, mais tout ne peut pas être cité.

## BIBLIOGRAPHIE

*Memoriale Theologie moralis, cum resolutionibus præsertim novissimis Sacre Pœnitentiariæ, Apostolicæ auctore Henrico Sarra, doctore Theologo, Sacre Pœnitentiariæ officiali, 4 francs franco par la poste partout, chez Pêrisse frères, 38, rue Saint-Sulpice, Paris.*

Ce livre, qui forme un très gros volume in-12, renferme toute la quintessence de la théologie morale, et est très utile à ceux qui préparent des examens pour l'ordination, pour les concours, la confession..., aux missionnaires et aux autres prêtres du ministère qui veulent repasser et approfondir leur théologie ou avoir sous la main ses principes essentiels ; en un mot, à toutes les personnes qui s'occupent sérieusement de théologie.

Les solutions de la Sacrée Pénitencerie qui s'y trouvent ne se rencontrent nulle part ailleurs.

*Les ministères ecclésiastiques du Saint-Siège, 1 vol. in-12 d'environ 300 pages. 1 fr. 50 franco par la poste partout, chez Pêrisse frères 38, rue Saint-Sulpice, à Paris.*

Cet ouvrage, qui remplit une lacune vivement sentie, unique dans son genre, donne l'origine motivée, les développements successifs, les attributions présentes, l'état actuel et lieu des *Congrégations, Tribunaux et Secrétaireries* dont le Souverain Pontife se sert pour le gouvernement général de l'Eglise, que l'auteur désigne par l'expression générique de *Ministères*. Il ajoute *Ecclésiastiques* pour les distinguer de ceux employés autrefois pour le gouvernement temporel ; et finalement du *Saint-Siège* pour indiquer que ces administrations sont à l'usage des différents Papes qui se succèdent sur la chaire de saint Pierre. Ce livre donne aussi à peu près tous les renseignements et toutes les indications perpétuellement demandés à Rome, et il répond à la plupart des questions et des doutes qui y arrivent très fréquemment des divers points de la catholicité. Résumé de plus de dix gros volumes *in-folio*, il est un traité théorique et pratique complet de toute la jurisprudence ecclésiastique.

En présence des efforts actuels et incessants de la franc-maçonnerie universelle pour détruire, si cela était possible, l'Eglise de Dieu, il est essentiel d'en étudier

la législation admirable et le gouvernement plein de sagesse.

"C'est un livre indispensable, dit un prélat éminemment distingué, aux prêtres et aux fidèles, en un mot à tous ceux qui aiment l'Eglise, son histoire et la Papauté."

La série chronologique des Papes, avec leur nom de famille, l'époque de leur création et le temps qu'ils ont gouverné l'Eglise précède le volume, et la liste alphabétique, avec les étymologies latines des *Patriarcats, Archevêchés, Evêchés, Vicariats, Délégations et Préfectures apostoliques du monde entier*, le termine.

## NOS GRAVURES

## De Flottow

De Flottow, le compositeur allemand que son opéra de *Martha* a rendu si populaire, et qui vient de mourir, était né le 27 avril 1812, à Teutendorf, dans le Mecklembourg.

Il était destiné, dans le principe, à la carrière diplomatique, mais il obtint d'aller à Paris prendre des leçons de composition de Reicha. Ayant écrit dès 1830 un certain nombre d'opéras, il les présenta vainement à plusieurs directeurs de théâtre.

De 1832 à 1838, il se créa peu à peu une réputation en faisant jouer sur des scènes de société *Rob-Roy*, la *Duchesse de Guise*, etc.

Il donna enfin, au théâtre de la Renaissance, avec MM. Grisar et Pilati, le *Naufrage de la Méduse*, qui fut joué cinquante-quatre fois dans la saison.

Il fit représenter depuis, avec un certain succès, tant à Paris que dans les principales villes d'Allemagne, le *Forestier* (1840), *l'Esclave de Camoëns* (1843), *Alexandro Stradella* (1844), *l'Ame en peine* (1846), *Albin* (1856), *Martha* (1858).

Cette œuvre, qui est restée la plus populaire entre toutes, a été reprise plusieurs fois sur tous les théâtres d'Europe.

## Richard Wagner

Le célèbre compositeur allemand, Richard Wagner, était né à Leipsick, le 22 mai 1813, et les merveilleuses dispositions pour l'art, auquel il se consacra purement de bonne heure chez l'enfant.

Après avoir fait ses études, il se livra à la philosophie, mais bientôt il se consacra tout entier à la musique. Il avait pour professeur de piano l'organiste Muller ; Théodore Weiling lui enseigna l'harmonie et le contre-point.

C'est en 1830 que parurent ses premières compositions : une sonate et une polonaise ; puis, peu de temps après, un quatuor et une symphonie.

C'est également à cette époque environ que remonte son premier opéra : *Une noce*, dont il jeta lui-même la partition au feu. En 1833, il composa : *les Fées*, d'après un conte de Gozzi, emprunté à la mythologie hindoue. On y retrouve déjà les premiers germes du mysticisme qui devint plus tard l'un des caractères les plus saillants de ses œuvres. Cet opéra ne fut pas représenté.

En 1834, Wagner devint chef d'orchestre du Théâtre de Magdebourg, et, deux ans après, eut lieu son premier mariage avec une célèbre tragédienne.

En même temps, il fit représenter la *Défense d'aimer*, opéra dont le sujet était emprunté à la pièce de Shakespeare : *Mesure pour mesure*.

Après avoir été successivement chef d'orchestre à Kœnisberg et à Riga, où il composa deux ouvertures : *Christophe Colomb* et *Rule Britannia*, il résolut de se rendre à Paris, où il passa trois ans, de 1839 à 1842.

Ce séjour fut, pour le célèbre musicien, un temps de gêne et de dures privations ; de temps à autre, il gagnait quelque argent en réduisant pour le piano des partitions d'opéra.

Meyerbeer, qui avait reconnu son talent, le présenta à Berlioz, Halévy et plusieurs autres musiciens.

Ce fut également par l'entremise de Meyerbeer que *Rienzi*, opéra que Wagner avait composé durant son séjour à Paris, fut représenté à Dresde en 1842. Dans cette même ville, on donna également, l'année suivante, le *Vaisseau-Fantôme*, écrit à Paris, ainsi que l'œuvre précédente.

Le pénible temps des épreuves était passé ; malgré la hardiesse de ses innovations, le génie du maître s'imposa aussitôt à une grande partie du public allemand. Le *Tannhauser*, joué en 1845, obtint un très grand succès.

Nommé chef d'orchestre à l'opéra de Dresde, Wagner eut, en 1843, la malencontreuse idée de se mêler aux questions politiques. Compromis dans une échauffourée républicaine, il parvint à gagner la France avant l'arrivée des troupes prussiennes ; puis il alla passer plusieurs années à Zurich, où il composa *Lohengrin*, ainsi que *Tristan et Yseult* ; c'est également à cette époque qu'il publia une sorte de mémoire, dans lequel il exprimait ses idées sur la réforme complète de la musique dramatique.

Ce fut en 1864 que le roi Louis de Bavière devint le Mécène du fameux compositeur, en lui offrant généreusement toutes les facilités pour se livrer à son art, sans en être détourné par aucune autre préoccupation.

Dans le cours des années suivantes, Wagner composa les *Maîtres chanteurs*, *l'Or du Rhin*, la *Walkrie*, le *Crépuscule des dieux* ; ces trois derniers opéra forment l'œuvre intitulée la *Tétralogie des Niebelungen*, et furent représentés en 1876 sur le théâtre de Bayreuth, construit par les admirateurs du maître, d'après un modèle nouveau, et avec la destination unique de ne servir qu'à la représentation d'œuvres de Wagner.

Enfin, l'an dernier, on y joua le *Parsifal*, la dernière production de ce génie étrange, systématique, mais incontestablement doué d'une rare puissance.

Richard Wagner est mort à Venise le 13 février dernier, à l'âge de soixante-dix ans.

## L'anarchiste Métayer

Le 23 février au soir, plusieurs sportsmen bruxellois tiraient aux pigeons dans la propriété du comte Villegras de Saint-Pierre, à Ganshoren, près Bruxelles, lorsqu'ils entendirent une détonation formidable se produire sur la chaussée de Bruxelles. On accourut au bruit et l'on trouva, étendu dans un fossé de la route, un malheureux ouvrier, le ventre ouvert, la cuisse gauche emportée, le bras gauche déchié, le corps horriblement mutilé. Pendant que le comte Villegras de Saint-Pierre, bourgmestre de Ganshoren, faisait donner au blessé les premiers soins, il arriva sur la chaussée une voiture de place dont un individu tout effaré descendit, demandant des nouvelles du blessé qu'il disait être son ami. Le bourgmestre fit arrêter ce personnage par la gendarmerie et interroger le cocher de la voiture. On transporta le blessé à l'hôpital St-Jean, à Bruxelles ; on apprit de lui qu'il s'appelait Métayer, mais il ne voulut jamais dire autre chose. Son compagnon, après avoir donné divers faux noms, avoua qu'il se nommait Cyooct, et que son ami et lui, compromis dans les affaires des anarchistes de Monceaux-les-Mines et de Lyon et réfugiés en Belgique, s'étaient rendus à Ganshoren pour étudier en pleine campagne les effets d'une nouvelle bombe explosible dont ils avaient trouvé la recette. C'est en faisant un faux pas que Métayer avait roulé dans le fossé de la route ; le choc avait déterminé l'explosion d'une bombe qu'il portait dans la poche de son pantalon.

On apprit du cocher que Cyooct, avant de retourner à Ganshoren, avait transporté chez un sieur Delsaut trois malles qu'il ne pensait pas assez en sûreté chez lui. Ce Delsaut est le correspondant ordinaire des socialistes à Bruxelles ; c'est lui qui a hébergé Louise Michel lors de son voyage en Belgique. Les malles furent ouvertes par la police ; on y trouva des lettres en russe et en roumain, des listes d'affiliés, des projets d'explosions générales, etc., etc. Pendant trois jours, Métayer souffrit le martyr à l'hôpital St-Jean, sans une plainte, sans un moment de faiblesse. Il mourut le 26 février, n'ayant voulu faire aucun aveu.

Nous le montrons étendu sur la dalle de l'amphithéâtre de l'hôpital, tel qu'il a été dessiné d'après nature. C'est la seule reproduction qui en ait été faite.

Les horribles blessures au bas-ventre, à la cuisse et au bras, ont été déterminées par l'explosion d'une faible quantité de chlorate de potasse, de sucre et de picrate jaune de potasse venue en contact avec de l'acide sulfurique. Ces diverses substances étaient renfermées dans une boîte en étain large à peine comme deux pièces de cinq francs. Métayer était né en 1863, à Toulon. Il a été enterré par les soins de l'Internationale, qui compte de nombreux adhérents à Bruxelles.

## Les étudiants russes à Paris

La maison où se réunit cette société est située rue Berthollet.

Il s'y trouve un cabinet de lecture d'ouvrages en langue russe, et c'est l'aspect de cette salle que reproduit notre dessin.

Ce fut en 1874 que cette espèce de cercle fut créé, sous la protection du grand écrivain Tourguenoff.

Le local en a été souvent déplacé, car, après avoir été situé rue Victor-Cousin et rue Corneille, ce n'est que dernièrement qu'il a été établi rue Berthollet.

Ce lieu est le rendez-vous des étudiants et étudiantes russes à Paris.

La plupart suivent les cours de l'école de médecine. Beaucoup sont de race juive et ennemis acharnés du gouvernement.

Presques toutes les étudiantes, en dépit de leur mise bizarre et de leur allure étrange, sont douées d'une remarquable intelligence.

On a prétendu que le cabinet de lecture de la rue Berthollet était le siège du comité socialiste révolutionnaire russe de Paris, et que ceux qui le fréquentaient étaient tous d'enragés nihilistes. Il est bien loin d'en être ainsi, car aucune preuve ne permet de soutenir ces assertions discutables.

Il est vrai que la plupart de ces étudiants ont été

obligés de quitter la Russie et sont venus à Paris sans passeports réguliers ; mais de là à prétendre que tous sont nihilistes et s'en vantent ouvertement, c'est aller un peu loin.

## ALBANI

### ALBANI ET LES PAUVRES

L'échevin Rainville, président du comité de réception, a reçu de madame Albani la lettre suivante, qui n'a pas besoin de commentaires :

"HOTEL WINDSOR, 28 mars 1883.

"Cher monsieur Rainville,

"Mes paroles ne peuvent que bien imparfaitement vous dire combien j'ai été émue et touchée de l'accueil enthousiaste que la ville m'a fait, et je viens vous demander d'être mon interprète auprès de monsieur le Maire, monsieur le pro-maire, messieurs les échevins de la ville, et de leur faire agréer l'expression de ma profonde reconnaissance et mes plus sincères remerciements.

"Veuillez leur dire que dans ma carrière déjà si remplie de précieux souvenirs, mon séjour à Montréal sera le plus mémorable, et que ce jour-ci, avant tout, ne s'effacera jamais de ma mémoire.

"Mon mari se joint à moi pour remercier mes compatriotes.

"Ci-inclus je vous remets cinq cents dollars que je vous prie de présenter à monsieur le Maire pour les pauvres de la ville, en faible souvenir de cette belle journée, et à mon retour qui, je l'espère, ne sera pas lointain, je chanterai dans un concert dont tout le produit sera pour les pauvres.

"Veuillez agréer, cher monsieur Rainville, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

"Mille fois merci.

"E. ALBANI-GYE.

"P. S.—Veuillez accepter pour vous-même la photographie que voici et merci."

### ALBANI ET L'ASILE DE NAZARETH

Madame Albani a envoyé à la supérieure de l'institution des Jeunes Aveugles le billet suivant :

"Un petit souvenir de mon séjour à Montréal.

"E. ALBANI."

Le billet était accompagné de cent dollars. La supérieure de l'Asile de Nazareth était, nous dit-on, compagne de couvent de notre grande artiste. Albani a la mémoire du cœur. Les pauvres petits aveugles n'ont pu applaudir à son admirable talent, mais ils lui gardent une immortelle reconnaissance pour sa générosité.

### ALBANI AU SACRÉ-CŒUR

Madame Albani s'est rendue, vendredi après-midi, au Sault-au-Récollet, pour revoir le vieux couvent du Sacré-Cœur, où elle a passé plusieurs années de sa vie et qu'elle avait quitté depuis 1862, c'est-à-dire depuis plus de vingt ans.

Comme on l'avait annoncé, cette visite a eu un caractère tout à fait privé, et l'intimité de l'entrevue n'admettait aucun étranger.

M<sup>me</sup> Albani, accompagnée de son mari, M. Gye, de M<sup>lle</sup> E. Perrault, de M. et M<sup>me</sup> Rainville, de M. et M<sup>me</sup> Thibaudeau, et de son frère, M. l'abbé Lajeunesse, est partie de l'hôtel Windsor à une heure de l'après-midi, et est arrivée vers trois heures.

Les sœurs et toutes les élèves, tant de la maison de Montréal que du couvent du Sault, se trouvaient réunies dans la grande salle d'étude, où elle a été accueillie à bras ouverts.

Trois des anciennes institutrices de M<sup>me</sup> Albani se trouvaient encore au couvent, ce sont : Sœur Caisso, supérieure, M<sup>me</sup> Talon et M<sup>me</sup> de Ventini.

Après les premiers épanchements, les embrassements, les félicitations mutuelles, M<sup>lle</sup> Rita Thibaudeau, fille de l'hon. R. Thibaudeau, remit à M<sup>me</sup> Albani une magnifique corbeille de fleurs. M<sup>lle</sup> Hectorine Duhamel, fille de M. J. Duhamel, avocat, lui offrit à son tour un magnifique bouquet de roses.

Les adresses avaient été complètement rayées du programme, ce qui, du reste, a paru faire un sensible plaisir à la gracieuse visiteuse. C'est une attention délicate de la part des Sœurs de lui avoir épargné cette torture.

M<sup>me</sup> Albani, allant au-devant des désirs de tout le monde, se dirigea vers le piano avec M<sup>lle</sup> Perrault, qui l'accompagna, et chanta d'une voix émue les charmants couplets de la délicieuse romance :

Souvenirs du jeune âge.

Puis en anglais :

Aégéa ever bright and fair.

Après quelques instants de conversation intime avec anciennes maîtresses, M<sup>me</sup> Albani, invitée à visiter la chapelle, y chanta l' Ave Maria de Gounod, avec accompagnement d'orgue, par M<sup>lle</sup> Perrault.

Les instants étaient comptés, il fallut se quitter, mais M<sup>me</sup> Albani ne voulut pas partir sans aller saluer le vénérable prélat qui l'avait confirmée, Mgr Bourget, dont la retraite se trouve près du couvent.

Cette visite terminée, le signal du départ fut donné, et à six heures et demie on était de retour au Windsor.

M<sup>me</sup> Albani semblait toute heureuse de cette excursion et disait en revenant : "Que de souvenirs tout cela vient d'éveiller en moi, je vois tout comme aux jours d'autrefois, il me semble qu'il est impossible qu'il y ait déjà vingt ans de cela."

### ALBANI À "L'OPINION PUBLIQUE"

Nous avons reçu la lettre suivante :

"WINDSOR HOTEL,  
"Montréal, 29 mars 1883.

"A monsieur le directeur de *L'Opinion Publique*,

"Monsieur,

"Permettez-moi d'exprimer, dans votre journal, aux Canadiens et spécialement à ceux de Montréal, ma profonde reconnaissance pour la réception si enthousiaste qu'on me donne à mon retour dans ma patrie. Tous sont unanimes à me souhaiter la bienvenue, et je ne puis vous dire combien je suis touchée par tant de cordialité ; mais ce qui m'a le plus enchantée, c'est que ces honneurs ne sont pas dédiés autant à l'artiste qui s'est fait un certain nom par son talent qu'à une amie, à une des leurs, enfin à une Canadienne.

"Il m'est impossible de vous dire combien je suis heureuse et fière de revenir dans le pays où j'ai passé mes premières années, et c'est un sujet de grand regret pour moi de penser que mon séjour au Canada doit être nécessairement si court.

"Toutefois, je puis vous dire que ma visite à Montréal sera le souvenir le plus doux et le plus mémorable de ma vie, et que je ne l'oublierai jamais.

"Je vous prie d'agréer, monsieur, mes remerciements les plus vifs et mes compliments distingués.

"EMMA ALBANI-GYE."

### LE DÉPART

Samedi, vers six heures du soir, une grande foule remplissait la gare Bonaventure pour voir et saluer une dernière fois M<sup>me</sup> Albani-Gye, qui allait quitter notre ville.

À six heures vingt-cinq, son arrivée fut saluée par des acclamations répétées. M<sup>me</sup> Albani descendit de voiture et se rendit immédiatement à son char, accompagnée de M<sup>me</sup> Rainville, Thibaudeau et d'autres dames, ainsi que de MM. Gye, Rainville, Couture, Fréchette et les autres artistes qui lui ont prêté leur concours dans ses concerts.

Pendant les quelques minutes qui précédèrent le départ du train, le char qu'elle occupait se transforma en salon de réception. Tous tenaient à honneur de saluer la célèbre artiste qui comme toujours, fut charmante dans cette dernière entrevue.

Son sourire toutefois semblait contraint, une perle roulait dans ses yeux à la pensée de quitter encore le pays où elle a retrouvé tant de cœurs dévoués, de preuves d'affection et bien plus encore, ce qui ne s'oublie jamais, les "souvenirs du jeune âge."

"Non je ne vous dis pas adieu, répondit-elle plusieurs fois, pas d'adieu, disons-nous au revoir, à l'an prochain."

## LA PETITE

### MARCHANDE D'ALLUMETTES

Il faisait un froid rigoureux ; la neige tachetait de points blancs le crépuscule qui tombait ; c'était la veille du premier jour de l'an qui allait naître, c'était le soir de la Saint-Sylvestre.

Au travers de la neige et de l'obscurité cheminait une pauvre petite fille, la tête découverte et les pieds nus. Ses pauvres petits pieds ! ils étaient gelés, ah ! si elle avait pu mettre des chaussures, elle aurait été heureuse, mais elle n'en avait pas.

Elle se rappelait qu'autrefois elle portait deux larges savates qui avaient déjà servi à sa mère ; elles lui étaient si grandes qu'elles lui tenaient à peine aux pieds et qu'un jour elle en avait perdu une en courant pour éviter deux voitures qui se croisaient.

Elle se rappelait qu'elle avait longtemps cherché cette chaussure, et qu'il lui avait été impossible de la retrouver. N'ayant plus qu'un soulier, elle avait dû aller pieds nus.

Pourtant elle marchait allègrement en posant l'un devant l'autre ses pieds mignons que le froid avait rendu bleus et livides. Sous son bras était une corbeille contenant plusieurs boîtes d'allumettes ; elle tenait une de ces boîtes à la main pour indiquer qu'elle en vendait ; enseigne bien primitive, qui cependant faisait merveille d'ordinaire. Mais ce soir là, elle n'avait rien vendu, et pas un passant ne lui avait fait l'aumône.

Succombant de faim et de froid, peu à peu elle se lassa ; à la grande nuit elle se traînait plutôt qu'elle ne

marchait, car le courage qui l'avait soutenue jusque-là l'avait quittée, et elle n'avait plus de forces.

Les flocons de neige tombaient sur ses longs cheveux blonds, qui, tressés d'une façon charmante, lui pendaient gracieusement sur les épaules ; mais elle ne songeait pas vraiment à ce bel ornement que la nature lui avait donné.

Dans la rue où elle passait, toutes les fenêtres étaient illuminées, et la petite marchande sentait une succulente odeur de repas lui griser la tête, elle qui n'avait pas mangé ! C'était pourtant le soir de la Saint-Sylvestre, où les enfants sont si contents ! Cette pensée occupait tout entière la pauvre enfant.

La pauvrete vint s'accroupir dans l'encoignure de deux maisons. Elle avait ramené ses jambes sous elle pour avoir plus chaud, malgré cela elle était transie. Elle restait là, n'osant pas retourner à la maison, car elle n'avait pas vendu une seule boîte d'allumettes, ni reçu un liard d'aumône, et sans doute son père l'aurait battue. Puis d'ailleurs à la maison il faisait aussi froid que dehors, parce qu'il y avait seulement au-dessus de la mansarde un toit léger qui laissait passer le vent et la pluie par ses fissures, quoique à plusieurs reprises son père eut essayé de les boucher avec de la paille et des branchages.

— Ah ! disait-elle tout bas, si encore je pouvais prendre une allumette dans une boîte et l'allumer au mur pour me réchauffer les doigts !

Elle hésita d'abord, puis se décida à le faire... L'allumette fit un petit bruit, *striz*, l'étincelle jaillit...

Le bois en brûlant faisait une belle et chaude flamme, et ressemblait à une petite lanterne au milieu des mains de la pauvrete.

Cette lumière était merveilleuse.

La petite fille se croyait devant un grand poêle de fer cerclé de cuivre, comme elle en avait vu un une fois ; le feu ne devait pas y être plus chaud ni la flamme plus brillante !

Déjà la petite approchait l'allumette de ses pieds pour les échauffer, quand la flamme s'éteignit et la fillette resta avec le morceau de bois carbonisé à la main.

Elle ne pouvait en allumer une autre, cela se serait vu dans la boîte et elle n'aurait pas pu la vendre. Cependant elle en fit partir encore une.

La petite leva alors la tête, et son esprit malade aperçut dans la clarté indécise une table couverte de porcelaines et de mets appétissants. Mais ce qui fut un spectacle plus beau, ce fut quand elle vit une oie superbe, rôtie et dorée, qui avait la tête tournée dans sa direction et paraissait la regarder. Tout à coup l'allumette s'éteignit, et la pauvrete ne vit plus que la froide muraille. Elle en alluma une autre. La sombre rue fit alors place à un magnifique arbre de Noël, au feuillage touffu parsemé de neige, et plus haut qu'elle n'en avait jamais vu, le soir de Noël, à travers les vitres de la boutique d'un riche négociant, où il y en avait cependant de bien jolis, frais et verts, avec des rameaux couverts de neige, des milliers de lumières et des poupées tout autour.

La petite tendit les bras en haut vers le feuillage de l'arbre de Noël. Ses branches s'élevèrent alors, et plus elle les regardait plus elles montaient haut ; elles finirent par aller toucher les étoiles. Un des rameaux vint assez près du ciel pour paraître se réchauffer près du feu de la voûte éthérée.

— Chacun peut mourir, disait la petite, se rappelant que sa grand'mère, la seule femme qui lui eut voulu un peu de bien et qui ne la battait pas, mais qui était morte un beau jour, lui avait dit : "Les étoiles filantes sont des âmes qui retournent à Dieu..."

L'arbre ayant disparu, elle frotta sur le mur une nouvelle allumette ; la vision reprit place dans son esprit affaibli, et elle fut ravie d'extase en apercevant dans une auréole de splendeur la vieille aïeule au doux et bon aspect.

— Grand'mère, s'écria l'enfant, ah ! prends-moi avec toi !

Puis la vision disparut quand s'éteignit l'allumette, comme s'étaient déjà envolés la table servie avec l'oie succulente et dorée et le rutilant arbre de Noël ; alors elle prit toutes les autres allumettes et les enflamma successivement, pensant ainsi que l'aïeule reviendrait et resterait toujours, et que les allumettes produiraient une lumière égale à celle du jour. Aussi belle, aussi majestueuse reparut l'aïeule, mais elle ne resta pas, et la pauvrete la voyant s'envoler se laissa aller à terre en tendant les bras vers le ciel.

Le froid, la faim, l'eurent bientôt endormie pour toujours ; la pauvrete était retournée avec Dieu.

Et celle qui avait tant souffert ce soir-là fut trouvée le lendemain avec ses joues rouges et un sourire sur les lèvres, morte de froid avec le dernier jour de la vieille année.

À l'aube du nouvel an, on trouva la petite qui tenait serrées sur sa poitrine les boîtes d'allumettes dont l'une était vide.

Je faisais partie de ceux qui la trouvèrent.

Personne ne sut ce que la petite fille avait vu de beau, et dans quelle splendide vision elle s'en était allée avec la vieille aïeule dans la félicité du nouvel an.

LÉON RIOTOR.



MARIA FÉODORONNA, IMPÉRATRICE DE RUSSIE (CZARINE)

D'APRÈS UNE PEINTURE DE KRAMSKOÏ, DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE SAINT-PÉTERSBOURG.

## À ALBANI

LES PAUVRES DE MONTRÉAL—AMOUR ET RECONNAISSANCE

Enfant du Canada, la gloire t'environne,  
Mais ne t'éblouit pas. Simple dans ta splendeur,  
Modeste en ton triomphe, humble sous ta couronne,  
Vux charmes de la voix tu joins ceux d'un grand cœur.

L'écho, dans les salons, de ton grand nom résonne :  
Vux chaumières, ce nom se dit avec bonheur.  
Jamais on n'y bénit si haut la main qui donne :  
Est-il rien de plus doux que l'aide d'une sœur !

Enis pour ta louange, heureux et misérables  
Noteront ton retour dans leurs jours mémorables  
Et te conserveront un souvenir pieux.

Souvent de l'ALBANI ceux-là ont la gloire,  
Souvent de ses bienfaits ceux-là ont l'histoire,  
Et tous pour son bonheur invoqueront les cieux.

A. MARTIN.

Montréal, 30 mars 1883.

## AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

II

LE MYOSOTIS

(Suite.)

Dans ces luttes si souvent renouvelées depuis un an, la faiblesse et le penchant du cœur finissaient toujours par lui assurer le triomphe. Après avoir parcouru la gamme des injustices et des humiliations qui l'attendaient dans le monde, Amédée se disait qu'il les supporterait avec bonheur, pourvu que la chère créature sans laquelle sa vie serait brisée fût à lui dans le temps et dans l'éternité.

Peu à peu le jour se mit à décroître, la campagne prit les aspects les plus variés par les oppositions adoucies des ombres et des lumières, l'horizon commença à masser ses plans : il était environ cinq heures du soir. Amédée regardait toujours d'un œil envieux l'aimable séjour qui lui était fermé. Sa folle irritation avait, depuis longtemps déjà, fait place au désir, la tentation était si proche qu'il succomba. Franchissant la haie de clôture, il pénétra dans le parc après avoir juré le matin de ne plus y remettre les pieds.

La première personne qu'il rencontra fut Marie-Sophie. Assise sur la terrasse, la tête légèrement inclinée et les yeux fermés, dans une tenue languissante en désaccord avec son énergie habituelle, elle paraissait ou souffrante ou plongée dans la tristesse.

Mais au bruit des pas d'Amédée, elle se dressa et ses yeux s'allumèrent d'une affection si vive que toute trace de malaise s'effaça.

—Vous, vous ! s'écria-t-elle à deux reprises et se préparant à courir vers le jeune homme les bras ouverts et l'âme sur les lèvres.

Heureusement, cet emportement de la nature fut aussitôt vaincu, les deux bras retombèrent, les yeux voilèrent leur tendresse.

Amédée montait les degrés de la terrasse. En une seconde, il rejoignit la jeune fille, son visage aussi s'était épanoui :

—Que votre accueil me rend heureux ! dit-il avec un soupir d'ineffable contentement ; j'osais à peine venir, dans la crainte d'être importun, et pourtant...

Elle ne le laissa pas achever :  
—Importun ! vous... et ses yeux mieux que ses lèvres, trahissant l'émotion de son cœur, disaient éloquemment : l'être aimé n'importe jamais.

Il la regardait avec reconnaissance, avec tendresse. Marie restait confuse sous ce regard, elle en sentait la douceur et le danger. Se levant donc avec un empressément affecté :

—Venez, dit-elle, en lui montrant le chemin et le précédant au salon, tout le monde sera heureux de vous voir ; ici, vous êtes en famille.

—Prenez garde, balbutia-t-il, de me donner trop de bonheur.

Entendit-elle ? Elle marcha sans tourner la tête, il suivit, le cœur palpitant.

Dans le salon, étendu sur un divan, se trouvait Médéric causant avec sa mère et sa jeune sœur. Deux jours seulement de repos lui avaient procuré un mieux sensible. Comme presque toutes les organisations malades et marquées pour une courte vie, Médéric aimait passionnément le travail. Le médecin, s'apercevant qu'il en prenait au delà de ses forces, le lui avait interdit absolument, plutôt comme mesure de prudence que par la crainte d'un danger immédiat.

Madame de Ribienne tenait les yeux fixés sur son fils avec cette anxiété dévorante qui n'appartient qu'aux bonnes mères et aux mères inquiètes. Annonciade, à demi-inclinée, le visage caché sous l'or de sa chevelure, réunissait en bouquets tout un fagot de fleurs mêlées déposé sur le guéridon. La gentille bouquetière jasnait en travaillant :

—Oh ! La jolie pervenche ! Qu'elle est coquette dans son petit habit ! Voyez, mère, voyez... comme ça fait bien le bleu dans l'herbe... on dit que c'est la couleur du pauvre, et c'est la plus jolie de la création. Aussi, le bon Dieu en est avare ; il y a si peu de fleurs bleues. Nos jardins renferment des roses blanches, rouges, roses, thé, on n'en peut pas avoir de bleues. Les camélias, les dahlias, toutes les riches fleurs sont

ainsi. Vraiment, Dieu n'a prêté la couleur de son ciel qu'aux petites fleurettes de nos champs.

—Et aux yeux des jolies filles, dit en riant Médéric qui écoutait depuis un moment le doux et gentil ramage de sa sœur.

Elle lui jeta malicieusement un petit bouquet de myosotis, en ripostant galement :

—Voilà qui vaut tous les yeux du monde.

A ce moment, Marie-Sophie ouvrait la porte et annonçait Amédée.

Tous trois firent un cri joyeux et le nom du jeune professeur sortit de trois cœurs qui l'aimaient.

—Quelle bonne idée ! Quelle bonne fortune !

Amédée se confondait en remerciements. Comme il se reprochait ses injustes soupçons du matin ! On ne pouvait se tromper à cet accueil, c'était celui du cœur.

On le laissa bientôt seul avec Médéric ; les dames furent à leurs occupations ou à leur toilette—la meilleure aime à plaire—courte séparation du reste, le dîner étant à six heures.

—Oh ! le délicieux bouquet ! remarqua Amédée saisissant les myosotis oubliés sur le canapé.

—Ce sont les yeux d'Annonciade, dit en plaisantant Médéric ; je vous en prie, mon cher maître, mettez ces fleurs à votre boutonnière pour faire enrager l'espiègle qui me les a jetées.

Amédée avait rougi, heureusement dans l'ombre, il tournait le dos aux fenêtres, et d'ailleurs il était tard et la lumière déclinait ; il regardait avec un sentiment profond que je ne saurais définir cette petite fleur symbolique. C'était une espèce d'adoration qui, du myosotis, devait remonter aux yeux dont il rappelait la couleur.

Voyant son hésitation, Médéric lui raconta sa conversation avec Annonciade et insista pour qu'Amédée se parât de ce trophée.

—Je ne l'oserais pas, dit le professeur visiblement ému.

—Ce n'est qu'une plaisanterie, s'écria le malade, et puis Annonciade n'y attachera aucune importance, vous savez bien que ce n'est qu'un enfant.

Il tressaillit. Une enfant ne fait point ainsi tressaillir un cœur d'homme.

Tout en jouant, Médéric lui attacha la fleur au côté, et le cœur d'Amédée battit plus vite sous ce léger poids.

La cloche du dîner, en s'ébranlant, réunit de nouveau toute la famille. Les visages souriaient à la présence d'un ami. Mais celui de Marie-Sophie s'assombrit, et la possession d'elle-même faillit lui échapper en remarquant la décoration fleurie d'Amédée. Ses lèvres mêmes étaient pâles, quoiqu'elles ne s'ouvrirent pas pour interroger. Elle préférait attendre, dévorant son anxiété, comme si l'attente n'en redoublait pas l'intensité. Ses yeux, qui semblaient calmes et baissés, lançaient des éclairs sous leurs longs cils bruns ; un frémissement presque imperceptible trahissait son effroi intérieur... Elle ne voyait cependant que deux petites fleurs bleues cachées dans leurs colerettes de verdure ; de petites fleurs qui croissent aux champs et dont l'amitié, candide comme l'affection, se sert pour dire : ne m'oubliez pas.

Médéric, vexé du silence d'Annonciade, l'interpella :

—M. Amédée porte tes couleurs, petite fée, tu ne le remercies pas.

Ses yeux, bleus comme l'azur, se levèrent et elle vit. Son visage s'empourpra, elle voulut rire et faillit pleurer, et Marie qui la regardait et que la douleur rendit cruelle, demanda :

—Quel est cet enfantillage ?

—Médéric m'a donné cette fleur, dit franchement Amédée.

—En vous disant que c'étaient les yeux de ma sœur, riposta l'écolier.

—Je vous rends ces myosotis, mademoiselle, murmura Amédée en voyant l'embarras d'Annonciade et sa contrariété, et il tendit le pauvre petit bouquet déjà flétri.

—Gardez donc cette sottise fleur, dit madame de Ribienne, ennuyée de l'importance qu'on accordait à cette bagatelle ; notre petite fille vous arme son chevalier. N'est-ce pas, follette ? ajouta-t-elle en se penchant vers Annonciade placée à sa gauche et la baisant tendrement au front.

—Je l'avais donnée à Médéric, dit l'enfant avec douceur, c'est un méchant d'en avoir disposé.

Médéric se défendit et convint, en racontant comment la chose s'était passée, que son but avait été de faire enrager sa sœur.

Marie-Sophie respira un peu plus librement après cette conversation. Cependant quelque chose qu'elle n'eût pas défini restait dans l'air et lui en altérait la pureté. Elle regardait l'enfant et s'étonnait de la trouver grandie et belle. Mais l'âme et le cœur sommeillaient encore pour longtemps. Dieu si bon ne permettrait pas une pareille douleur.

Bientôt Amédée entama avec elle une intéressante discussion sur la musique ; et ces concessions qu'il fit à son bon goût, l'ardeur avec laquelle il l'écouta et lui répondit, la grâce qu'il apporta dans ses louanges, tout vint effacer de l'esprit de Marie-Sophie les passagères inquiétudes qu'y avait fait naître un humble et innocent myosotis. Elle crut, parce qu'elle aimait, et que l'amour c'est tout à la fois l'espérance et la foi. Elle se joignit aux autres pour prier Amédée de venir tous les jours, après sa classe, voir le pauvre malade qui l'aimait comme un frère. Ce mot fut-il prononcé avec ou sans intention ? Je l'ignore. Madame de Ribienne voulait sans doute éclairer la situation et venir en aide aux délicatesses naturelles du fonctionnaire dont elle croyait deviner l'amour et dont elle voulait faire son fils. Ah ! c'était la vie qu'on lui versait à flots !

Après le repas, pendant la promenade, il se trouva un court instant seul auprès d'Annonciade.

—Je vous ai involontairement déplu, dit-il timidement.

Elle le regarda avec ses yeux si expressifs et si doux.

—Ma mère m'a autorisée à vous donner cette fleur, murmura-t-elle, je vous l'offre de bon cœur.

—Elle devient pour moi sans prix, dit le jeune homme avec un peu d'exaltation en détachant le myosotis de sa boutonnière et le renfermant avec soin dans un portefeuille.

Annonciade dont l'âme avait les délicatesses de la sensitive craignit d'avoir été trop loin et elle reprit, pendant qu'une rougeur fébrile se répandait sur son visage :

—C'est un souvenir d'enfant, je suis l'enfant de la maison.

Madame de Ribienne appelait Annonciade pour venir avec elle faire la partie de Médéric que l'humidité du soir retenait dans l'appartement.

—Ta sœur tiendra compagnie à monsieur Amédée pendant qu'il fumera son cigare sur la terrasse, dit-elle en serrant la main du jeune homme qui, s'inclinant sur cette main bien chère, la toucha des lèvres.

Bientôt ils furent assis tous deux seuls, à cette heure de rêverie et de silence qui prédispose l'âme aux plus tendres épanchements. Il faisait obscur pour ceux qui, venant de la

maison, avaient habitude leurs yeux aux rayons fatigants de la lampe ; mais pour Marie-Sophie et pour Amédée qui, depuis une demi-heure, regardaient dans cette obscurité de quelques étoiles voilées, ils avaient fini par voir les mystères de la nuit.

Agités par des pensées si semblables et si différentes, tous deux le cœur plein d'affection, ils cherchaient au ciel l'étoile de l'espérance et demandaient à Dieu les mots pour se parler. Ce fut dans le calme solennel de cette heure d'ivresse que les dernières hésitations d'Amédée disparurent. L'inspiration qu'il cherchait au ciel lui fut accordée et sa langue, muette jusqu'alors sur ses sentiments cachés, se délia pour en faire la confidence et l'avou.

Lançant son cigare au loin, il se rapprocha de Marie-Sophie et lui dit à voix basse, comme s'il eût eu peur de s'entendre lui-même :

—Je désirais parler à madame de Ribienne d'une affaire qui intéresse tout le bonheur de ma vie ; malheureusement l'état de santé de Médéric la retient toujours prisonnière ; pourriez-vous la remplacer, voudriez-vous m'entendre ?

Elle frémit. Tout son sang afflua au cœur ; elle souhaitait cette explication depuis longtemps, et, l'heure venue, elle ne sentait que sa faiblesse et son émotion :

—A ma mère ? balbutia-t-elle, pour dire quelque chose et sortir d'embarras.

—Ou à vous, et s'asseyant auprès d'elle, il prit sa main.

Elle la retira et se leva, ne pouvant l'entendre davantage ; ce n'était plus une légère émotion qui faisait palpiter ses membres. Ses lèvres tremblaient lorsqu'elle articula ces mots :

—Demain, dans la serre, à votre arrivée, je vous écouterai. Alors elle s'éloigna, effrayée elle-même de l'ébranlement de tout son être ; sa conscience lui dit : l'affection est trop forte quand elle devient une question de vie ou de mort ; mais le cœur murmura : c'est la vie, et la conscience garda le silence.

Elle gagna sa chambre lentement, les mains appuyées sur sa poitrine pour comprimer les battements de son cœur ; il lui semblait dans le trajet que les fleurs et les étoiles prenaient une voix pour lui crier : il t'aime ! bercée par cette harmonie, elle ouvrit une fenêtre et s'accouda sur le balcon pour demander à la plus tendre rêverie de prolonger son ivresse.

Dieu ne permit pas qu'une âme si véritablement grande par sa raison et par sa dignité restât longtemps absorbée par le côté orageux de la passion ; le repos et le silence de la nature amenèrent de l'abaissement dans le cœur de Marie-Sophie. Peu à peu elle revint à son calme habituel et ne garda d'autre trace de la terrible agitation de la terrasse, que des traits altérés et des yeux humides. Mais longtemps les yeux humides brillèrent de reconnaissance et de bonheur ; car la jeune fille avait maintenant le droit d'ouvrir amplement son cœur à l'espérance qui, jusqu'alors, comme une petite leur incertaine, éclairait son avenir.

Pendant qu'elle se laissait ainsi bercer par les charmes de l'heure présente, la porte du salon, placée sous sa fenêtre et donnant sur le parc s'ouvrit. Marie-Sophie se retira un peu en arrière, elle vit Amédée faisant ses adieux à la famille ; il baisait respectueusement la main de madame de Ribienne. Une sensation délicieuse remplit le cœur de la jeune fille ; elle embrassa d'un long regard de tendresse ces deux êtres qui occupaient toute son âme :

—Notre mère, dit-elle à demi-voix et profondément attendrie ; oui, sa mère aussi.

(A suivre)

## LINGUISTIQUE

ORIGINE DE LA LANGUE ALLEMANDE

Nous avons tous appris dès l'âge le plus tendre, que les langues tirent leur origine de la tour de Babel, la tour de la confusion des langues.

La tour titanique était déjà arrivée à son (N-1) étage quand un maçon, qui avait besoin de briques, cria à un manœuvre qui flânait au pied de la muraille :

—Monte-moi des briques " e presto pigro ! "

Le manœuvre qui commençait à confondre les mots, remplit un baquet de mortier au lieu de briques, et le hissa au moyen d'un treuil.

Quant le baquet fut arrivé à la hauteur du maçon :  
—Stop ! s'écria celui-ci, qui commençait déjà à parler anglais.

En s'apercevant de l'erreur commise le maçon entra dans une grande fureur, et apercevant le manœuvre, qui le regardait d'en bas la bouche béante, il prit une grosse truëlle de mortier et la lança juste dans le gosier du malheureux.

Celui-ci après bien des efforts et des contorsions, put articuler quelques sons rauques, broyant les consonnes, étouffant des voyelles... Enfin il put s'écrier : *Der Teufel ! Sacrament !*... il parlait allemand !

On accourut à son secours, on débaya comme on le put sa bouche et sa gorge, mais on ne put rien changer aux sons cavernes et gutturaux qui s'échappaient de sa grotte calcinée et pierreuse.

La langue allemande était née.

PAUL CHABLIS.

## Mères ! Mères !! Mères !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? Si en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dira pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.

## LE BANQUET DE VICTOR HUGO

Le banquet donné en l'honneur de Victor Hugo a eu lieu en février dernier à l'hôtel Continental. Le grand poète était entre Mme Edouard Lockroy et Mme Edmond Adam, avec les enfants de Charles Hugo et de M. Ernest Lefèvre en face de lui. M. Camille Doucet, président de la Société des auteurs dramatiques, et M. Edmond About, président de la Société des gens de lettres, occupaient les places d'honneur avec M. Got, doyen de la Comédie-Française ; MM. Emile Augier, John Lemoine, Sully-Prudhomme, Edouard Pailleron, représentaient l'Académie à ce banquet tout littéraire, tout cordial, où des députés, des sénateurs, des critiques, quelques-uns des artistes—trop rares—qui ont interprété les œuvres de Victor Hugo, étaient venus s'asseoir.

M. Camille Doucet, qui présidait le repas, à côté de Victor Hugo, avait bien voulu se charger non pas de porter un toast, mais de donner la parole aux orateurs chargés des toasts.

Voici ce premier toast :

« Messieurs,

« Je n'abuserai pas de la parole ; je ne la prends pas pour prononcer un discours, mais pour vous en annoncer deux : vous y gagnerez doublement.

« Devant celui qui—sous toutes les formes—représente au plus haut degré le génie des lettres françaises, c'est naturellement au président des gens de lettres que revenait l'honneur d'exprimer, au nom de tous, les sentiments qui nous animent à cette table commune, dans un même respect, dans une même admiration.

« De leur côté, MM. les artistes dramatiques dont nous saluons ici la présence, avaient tout droit de joindre leur hommage au nôtre, ayant eu la bonne fortune d'être, dans maintes rencontres, associés à la gloire du maître.

« Le doyen de la Comédie-Française, doyen par le talent plus que par les années, M. Got, sera leur digne interprète.

« Voilà, messieurs, ce que j'étais chargé de vous dire.

« Voilà le programme que vous proposez, pour le dessert, les organisateurs de cette fête.

« Et maintenant, je le répète, la parole est à M. le président de la Société des gens de lettres, à notre cher confrère et ami Edmond About.»

M. Edmond About s'est alors levé et a lu ce discours, qui, d'un bout à l'autre, a conquis cette assemblée de lettrés. Cette langue claire, vibrante, vraiment française, faisait plaisir à entendre, et le succès de M. About a été très vif. Il y a, en politique, des discours qui conduisent au portefeuille et qu'on appelle des *discours-ministres*. Celui-ci est un *discours-académicien*, et les *immortels* qui étaient là autour de l'immortel Hugo l'ont applaudi dans ce sens-là.

C'est une des meilleures pages de M. Edmond About, qui en a tant écrit d'exquises :

« Messieurs,

« Au nom de la grande famille des lettres, qui comprend les poètes, les auteurs dramatiques, les romanciers, les critiques, les publicistes, je remercie Victor Hugo de l'honneur qu'il nous fait et de la bienveillance qu'il nous témoigne en venant inaugurer parmi nous la 82<sup>e</sup> année de sa gloire. Les jeunes gens qui sont ici n'oublieront jamais cette soirée ; les hommes mûrs en garderont à l'hôte illustre du banquet du 27 février une profonde reconnaissance.

« Mais ce n'est pas seulement aujourd'hui, c'est tous les jours, depuis plus de soixante ans, que Victor Hugo nous honore, tous tant que nous sommes, et par l'éclat de son génie, et par l'inépuisable rayonnement de sa bonté. Celui que Chateaubriand saluait à son aurore du nom d'enfant sublime est devenu un sublime vieillard, sans que l'on ait pu signaler dans sa longue et magnifique carrière, soit une défaillance du génie, soit un refroidissement du cœur.

« Ce n'est pas une médiocre satisfaction pour nous, petits et grands écrivains de la France, de constater que le plus grand des hommes de notre siècle, le plus admiré, le plus applaudi, le plus aimé, n'est ni un homme de guerre, ni un homme de science, ni un homme d'argent, mais un homme de lettres.

« Je ne vous dirai rien de son œuvre : c'est un monde. Et les mondes ne s'analysent pas au dessert entre la poire et le fromage. Parlons plutôt de la fonction sociale qu'il a remplie et qu'il remplira encore longtemps, j'aime à le croire, au milieu de nous.

« Dès son avènement, ce roi de la littérature a été un roi paternel. Il a laissé venir à lui les jeunes gens, comme avant-hier, dans sa maison patriarcale, il laissait venir à lui nos enfants. Qui de nous ne lui a pas fait hommage de son premier volume ou de son premier manuscrit, vers ou prose ? A qui n'a-t-il pas répondu par une noble et généreuse parole ? Qui n'a pas conservé, dans l'écrin de ses souvenirs, quelques lignes de cette puissante et caressante main ? Des écrivains qu'il

a encouragés on formerait, non pas une légion, mais une armée. Il n'a jamais découragé personne. Ses ennemis et ses rivaux, du temps qu'il en avait, lui ont quelquefois reproché cette prodigalité du sourire et cette intempérance du bon accueil. On a dit qu'il distribuait trop uniformément ses éloges sans tenir compte de la disproportion des talents.

« Cette faute, messieurs, si c'en est une, ne doit pas être imputée à l'homme, mais à l'altitude où il siège et à l'optique des sommets. Le mont Blanc n'est pas bien placé pour mesurer exactement la hauteur des sapins et des mousses qui végètent à ses pieds. Il est probable aussi que les fleuves, les ruisseaux et les rivières sont des forces égales aux yeux de l'Océan. Admettons, si l'on veut, que Victor Hugo est trop grand pour être un juge impeccable ; mais cette supériorité à quelques droits à notre indulgence, car elle a produit des changements merveilleux dans l'esprit du peuple français en général, et particulièrement dans les mœurs de notre littérature.

« Notre pays, messieurs, avait toujours été rebelle à l'admiration. On ne pouvait pas lui reprocher de gâter ses grands hommes. La médiocrité se vengeait du génie en lui tressant des couronnes où les épines ne manquaient pas. Tandis que nos voisins d'Europe mettaient une complaisance visible à idéaliser leurs idoles de chair et d'os, nous prenions un malin plaisir, c'est-à-dire un plaisir national à martyriser les nôtres. Pour corriger ce mauvais instinct, il a fallu non seulement le génie de Victor Hugo et les acclamations du monde entier, mais encore l'action du temps et la longueur d'une existence bien remplie. On dit en Italie : « *Chi dura vince.* » Victor Hugo a vaincu parce qu'il a duré. C'est depuis quelques années seulement que ses concitoyens se sont décidés, non sans efforts, à célébrer son apothéose. Cette résolution, un peu tardive, mais sincère, nous a relevés aux yeux du monde, peut-être même à nos propres yeux. Nous nous sentons meilleurs depuis que nous sommes plus justes. Ces querelles d'écoles, dont les hommes de mon âge n'ont pas encore oublié la fureur, se sont apaisées par miracle devant l'ancien généralissime des romantiques, assis à côté de Corneille dans l'Olympe de la littérature classique.

« L'œuvre de pacification ne s'arrête pas là. Il s'est produit, grâce à l'illustre maître, une détente sensible dans le monde orageux de la politique ; j'en atteste les hommes de tous les partis qu'une même pensée de sentiment commun, une admiration fraternelle a rapprochés ici, qui s'y sont assis coude à coude, qui ont rompu le pain ensemble et qui, entre les luttes d'aujourd'hui et les batailles de demain, célèbrent aujourd'hui la trêve de Victor Hugo.

« Messieurs, un grand artiste qui inspira quelques centaines de passions, Franz Liszt, disait un jour avec une pointe d'orgueil bien légitime : « Mes maîtresses ne se querellent jamais, parce qu'elles s'aiment en moi. » Dans un autre ordre de sentiments, permettez-moi de vous dire : « Aimons-nous en Victor Hugo et n'oublions jamais dans nos dissentiments, hélas ! inévitables, que le 27 février 1883 nous avons bu tous ensemble à sa santé. »

« A la santé de Victor Hugo. »

M. Got a ajouté à ce salut des gens de lettres le salut des comédiens :

« Messieurs,

« C'est un grand honneur pour moi d'avoir été appelé à prendre ainsi la parole dans ce banquet.

« Je ne le dois qu'à mon âge et à mon rang d'ancienneté, mais, tout périlleux qu'il me semble d'élever la voix sur un tel sujet et devant une pareille assemblée, je n'ai pas voulu me soustraire à ce devoir, puisqu'il me permet de saluer, en personne, le maître, au nom de ceux qui représentent ici le théâtre.

« Un autre a pu apprécier dignement l'ensemble de son œuvre puissante, au nom des gens de lettres, et vos applaudissements ont prouvé qu'il avait dit,—et dit à merveille,—notre pensée à tous.

« Mais la corde dramatique n'est-elle pas, sinon la première, du moins la plus retentissante de cette lyre incomparable qui, depuis soixante années, vibre sans trêve à tous les grands souffles de la passion et de l'idéal ?

« Permettez-nous donc, messieurs, à nous autres comédiens, porte-voix de chaque jour et intermédiaires vivants entre le poète et la foule, de vous dire avec quelle joie pieuse nous avons senti monter par degrés l'admiration et le respect autour de ces drames immortels.

« Heureux ceux d'entre nous qui ont pu s'élever à la hauteur de ses inspirations ! Heureux même ceux dont sa bonté sereine a daigné encourager le dévouement et soutenir les défaillances !

« Et c'est ma gratitude qui vous porte ce toast, cher et vénéré Maître.

« A Victor Hugo ! »

Victor Hugo a pris alors la parole, très pâle et très ému :

« Je ne puis, a-t-il dit, dire qu'un seul mot... Camille Doucet l'a bien compris... Je suis ému : je vous offre

cette émotion... Vous êtes tous ici mes confrères, mais dans ce mot, il y a frères... Je vous demande la permission de me rasseoir, ému et reconnaissant ! »

L'émotion du poète était grande, en effet, mais virile. Des acclamations lui ont répondu, et il est resté jusqu'à onze heures, s'entretenant encore avec ses hôtes et ses amis.

Pendant ce temps, deux Américaines, logées à l'hôtel Continental, sollicitaient l'honneur de boire dans le verre où avait bu Victor Hugo.

Il y avait, pour applaudir Victor Hugo, cent trente convives, ayant tous un nom, une personnalité, une renommée, petite ou moyenne, comme a dit M. About. Mais, parmi ceux qui n'avaient pu assister à cette glorification des quatre-vingt-un ans du poète, beaucoup songeaient à lui, à la même heure, et les organisateurs du banquet ont reçu de M. Arsène Houssaye, indisposé, cette lettre—sorte de toast des absents :

« Si on porte des toasts, n'oubliez pas d'en porter un de la part des absents. Songez que si vous êtes cent cinquante à la fête, il y a cent cinquante mille esprits hors ligne qui acclament Victor Hugo et lui veulent cent ans, comme à Titien—pour ne pas parler des patriarches.»

Beaucoup d'entre les convives auront disparu que Victor Hugo sera encore là, debout, pour entendre « boire » à son anniversaire.

## LE COURONNEMENT DU CZAR

On sait que le couronnement de l'empereur Alexandre III est définitivement fixé au mois de mai prochain. Nous avons même déjà donné quelques détails sur les préparatifs qui sont faits dans ce but à Moscou. En voici d'autres également intéressants que nous apportent les journaux russes.

Les joailliers de la cour sont, en ce moment, occupés à Saint-Petersbourg, à mettre en état les insignes de la couronne, dont la valeur est estimée à trente-deux millions de francs.

La couronne, qui vaut trois millions, est ornée de magnifiques diamants, de cinquante-quatre perles énormes et sans défaut, et d'un rubis d'une grosseur phénoménale ; le travail en est admirable. Œuvre du joaillier genevois Pazié, elle a servi, la première fois, pour le couronnement de Catherine II.

Le spectre, qui a été confectionné pour le couronnement de Paul I<sup>er</sup>, est orné du fameux diamant l'Orlof, qui sort, ainsi que le *Koh-i-Nor*, du trésor du Grand Mogol.

Il resta pendant des siècles à l'état brut, et, passant de main en main, il fut enfin acquis, pour un prix dérisoirement minime, par un Arménien du nom de Lasarew, qui le fit tailler à Amsterdam où Alexis Orlof l'acheta au prix de deux millions de roubles, pour l'offrir à l'impératrice Catherine. L'Orlof, qui pèse huit carats de plus que le *Koh-i-Nor*, est estimé aujourd'hui à huit millions de francs.

Le trône double qui doit servir pendant les fêtes du couronnement est exécuté à Moscou et à St-Petersbourg, c'est-à-dire le podium et le ciel à Moscou, et les deux sièges à St-Petersbourg. Le dessin est fait rigoureusement dans le style antique russe. Le trône sera fait de bois de chêne noir. Trois marches mènent à l'estrade où seront placés les sièges.

Sur l'estrade s'élèvent quatre colonnes hautes de trois mètres et d'un diamètre de trente centimètres, portant un ciel sur lequel il y a une tour octogone ; aux quatre coins du ciel s'élèvent quatre tours moins grandes. Ces tours sont reliées entre elles par cinquante-six niches, chacune portant les armoiries d'un gouvernement russe.

Au-dessus des niches de la tour principale se trouvent vingt-quatre ornements saillants dans le style vieux-russe. Les tours des quatre coins, ainsi que la tour principale, portent à leurs sommets des aigles, les ailes repliées. Le fond est tendu de velours rouge avec des aigles brodés en or ; des deux côtés du trône, des draperies en velours rouge avec franges en or.

La hauteur du trône sera en tout de huit mètres. (Le mètre mesure 3 pieds.)

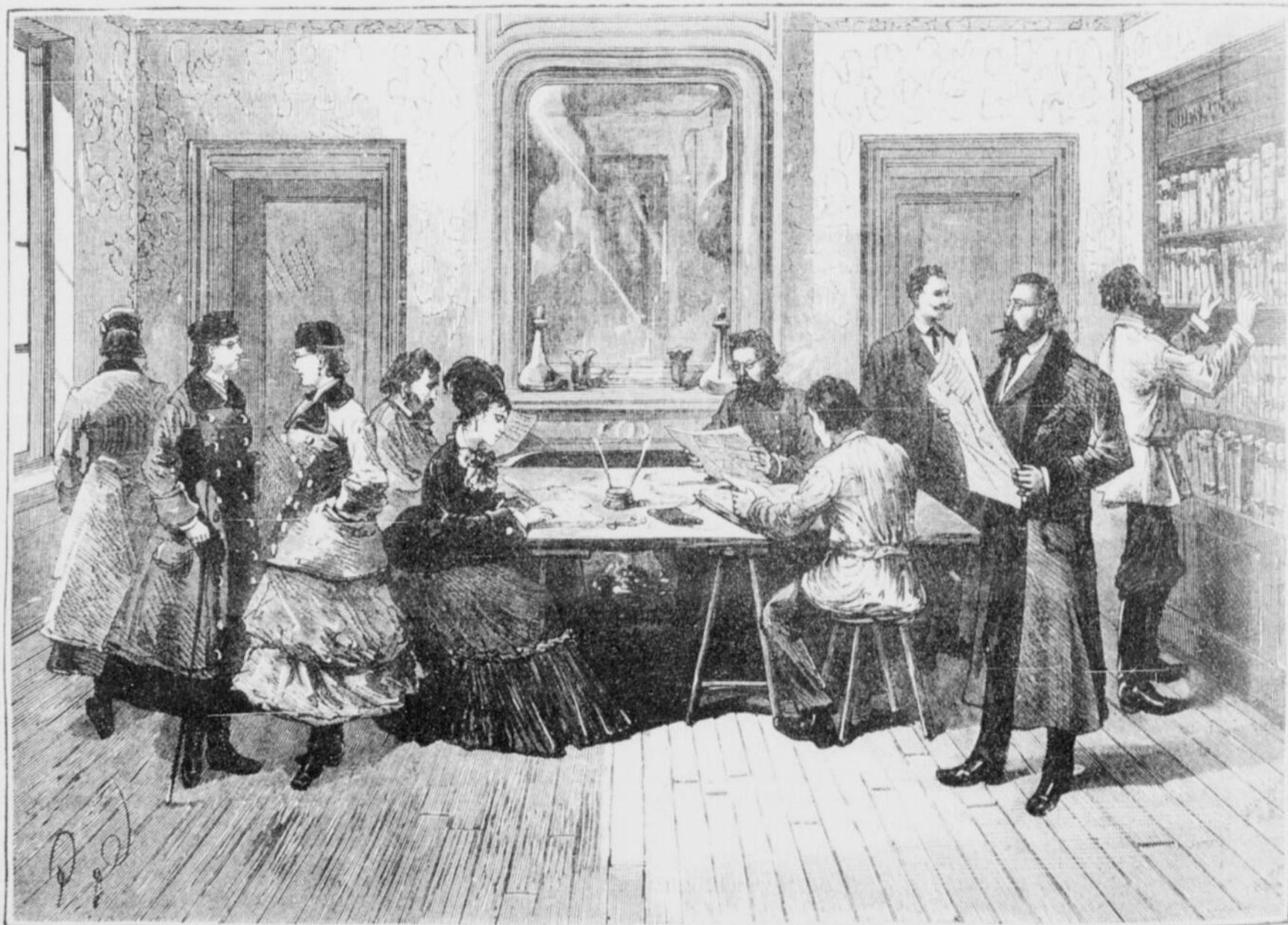
Le trône coûtera 25,000 francs, sans compter les draperies.

Le dais qui abritera le czar et la czarine pendant le cortège s'appuiera sur douze montants dorés et affectera la forme d'un rectangle de neuf arches de long sur quatre de large. Au milieu, sur la doublure d'hermine, se détacheront les grandes armes impériales, entourées de dix autres écussons principaux, et aux coins figurent les chiffres de Leurs Majestés. Vingt festons pendant sur les côtés porteront des aigles à deux têtes ornés de broderies d'or et d'argent. Les quatre coins du dais seront également surmontés d'aigles et, dans les intervalles, huit panaches de plumes d'autruches se dresseront sur chacun des côtés. De l'extrémité supérieure des montants pendent des cordons d'or et d'argent à glands d'or.

On a commandé deux manteaux de pourpre doublés



BELGIQUE. — L'anarchiste Metayer exposé sur la dalle de l'amphithéâtre de l'hôpital Saint-Jean, à Bruxelles. — (Croquis d'après nature par M. Rouberg.)



PARIS. — Cabinet de lecture des étudiants et étudiantes russes, rue Berthollet. — (Dessin de M. Féat, d'après le croquis de M. Dick.)

d'hermine pour l'empereur et l'impératrice. La longueur en est d'environ sept archines, et sur le milieu de chacun est brodé l'aigle impérial. On a également commandé pour l'impératrice une robe en brocart d'argent, dont la traîne pèse près de vingt livres.

Dans le cortège du couronnement doivent figurer trente-six carrosses de gala et quatre voitures découvertes dorées. La plupart des carrosses destinés au cortège impérial ont été fabriqués au commencement du dix-huitième siècle, et les autres pendant les trois derniers règnes. Le carrosse offert en 1746 à l'impératrice Elizabeth, par le roi Frédéric-Guillaume, est surtout remarquable par sa magnificence.

C'est une espèce de double trône suspendu non sur des ressorts, mais sur de grandes bandes recouvertes de velours. L'intérieur est tendu de velours rouge.

En haut et en face des occupants, se trouve une glace encadrée de satin blanc. Le siège du cocher, recouvert pareillement de velours, est disposé pour recevoir quatre personnes, dont deux pages. Sur les panneaux des portières figurent les armes de Russie, en brillants. Elles sont surmontées de l'aigle impérial, qui est orné d'un grand nombre de pierres précieuses. Ce char sera traîné par huit chevaux du blanc le plus pur et dont le harnachement est aussi magnifique que le reste de l'équipage. Il est recouvert de velours rouge avec de profondes incrustations d'or surmontées de rosettes en diamants.

Les frais occasionnés par la remise à neuf de tous les carrosses ont déjà atteint la somme de 575,000 francs.

Les fêtes et réjouissances officielles à Moscou seront nombreuses et brillantes. Voici l'énumération des principales cérémonies et fêtes : entrée solennelle du czar, de la czarine et de la cour, qui s'installeront au palais Petrowsky ; couronnement à la cathédrale de l'Assomption ; présentation du pain et du sel, selon les coutumes traditionnelles, par les députations de toutes les classes de la société russe ; dîner de gala, auquel seront conviés les grands dignitaires de l'empire, et qui sera suivi de quatre autres dîners offerts au corps diplomatique et aux différentes catégories de fonctionnaires civils, militaires et ecclésiastiques.

Il sera donné, en outre, à la cour, deux ou trois grands bals, et la noblesse, de son côté, se propose d'offrir aux souverains un bal de la plus grande magnificence.

Enfin, il est à peu près certain que l'inauguration de la nouvelle cathédrale du Sauveur, superbe monument qui vient d'être achevé à Moscou, sera célébrée en présence de l'empereur et de l'impératrice une quinzaine de jours après le sacre.

Quant aux réjouissances publiques qui doivent avoir lieu, tant à Moscou, pendant la cérémonie du sacre, qu'à St-Petersbourg, après la rentrée du czar couronné, leur programme n'est pas encore définitivement établi, mais il paraît devoir être grandiose. On promet au peuple des festins luxueux pour 300,000 convives, des fêtes gratuites, des concerts monstres, des spectacles de toute sorte, des représentations d'une troupe de 600 acrobates, etc.

Il va sans dire qu'un grand nombre de hautes personnalités étrangères viendront assister aux fêtes du couronnement. On cite dès à présent les princes héritiers d'Allemagne et d'Autriche, la famille royale de Danemark et celle de Grèce, le prince et la princesse de Galles, le duc et la duchesse d'Edimbourg, les princes de Bulgarie et de Monténégro, le prince Amédée, duc d'Aoste, le comte Camille Pecci, neveu du pape Léon XIII, le prince Kedjikhoulara de Perse.

Mais, outre la présence aux fêtes du sacre de personnalités princiers, on observera, en ce qui concerne la représentation officielle des puissances étrangères, l'usage suivi lors du couronnement de l'empereur Alexandre II en 1856, de celui de la reine Victoria et enfin celui de l'empereur François-Joseph comme roi de Hongrie. Les cours étrangères enverront donc des missions extraordinaires à la tête desquelles se trouveraient d'éminentes personnalités.

Nous rappellerons à cette occasion que, au sacre du czar Alexandre II, la France était représentée par une ambassade extraordinaire dont le chef était le duc de Morny, et qui comptait parmi ses membres les généraux Lebauf et Frossard, le duc de Gramont-Caderousse, le comte de Lavalette et le marquis de Gallifet.

Dans nos illustrations d'aujourd'hui, nous donnons le portrait de la czarine.

DE TOUT UN PEU

Des sériculteurs français ont l'intention d'essayer l'acclimatation d'une nouvelle espèce d'araignée récemment découverte sur la côte d'Afrique. Cette nouvelle araignée produit un fil ressemblant beaucoup à celui du cocon.

L'étude mathématique des comètes vient d'être publiée à Paris. Elle a fait constater que la grande comète de 1882 avait, quand elle parvint dans le voisinage du soleil, une vitesse de 74 milles à la seconde, soit 4,380 fois la vitesse d'un train express de chemin de fer.

La Californie, en 1882, a produit 32 millions de boisseaux de blé et exporté 21 millions et 600,000 quinquaux de farine de blé. La production de l'or et de l'argent, cette même année, a été de \$80,000,000.

D'après le rapport de l'Union postale internationale, cette union embrasse une population de près de 832 millions et une superficie de 80 millions de kilomètres carrés.

Les dernières adhésions à l'Union postale ont été celles de l'Australie, d'Hawai, de Nicaragua et de Costa-Rica.

C'est en Chine que l'on voit le pont le plus long du monde. Il traverse, à Lagang, un bras de la mer de Chine, et a 5 milles de longueur ; il est construit complètement en pierre et à 70 pieds de hauteur avec une voie de 70 pieds de largeur, et il compte 300 arches. Le parapet est une balustrade, et chacun des piliers qui dépassent de 76 pieds supporte un piédestal sur lequel est placé un lion de 21 pieds de longueur fait d'un seul bloc de marbre.

Un inventeur de Chicago prétend avoir trouvé le moyen de transformer complètement le charbon en gaz ; chaque atome d'hydrogène et de carbone serait converti en gaz et la fabrication ne laisserait absolument, comme déchet, qu'une scorie déliquescence. Avec le procédé nouveau, une tonne de charbon produirait 40,000 pieds cubiques de gaz, au lieu de 10 à 12,000 comme à présent. Des ateliers d'essai sont en voie de construction à Elgin.

On voit quelle réduction importante cette découverte opérera dans le prix du gaz, si son auteur réalise ses promesses.

En ces temps douloureux de 1870 la "gaieté française" reparait d'ailleurs fréquemment parmi les défenseurs de Paris. Il nous souvient de ce sixain qui circula sur les boulevards, au moment où la situation devenait des plus critiques :

Quoiqu'il soit bien pauvre en fait d'herbe,  
Paris attendra que Faïdherbe  
E-rasse, par un coup brillant,  
Le corps qui menace Briant,  
Et vienne, en passant par La Fère  
Nous aider à finir l'affaire !

Ceux qui avaient le mieux conservé leur esprit, n'étaient point—tant s'en faut—ceux qui se battent le moins bien dans ces sombres jours où le patriotisme confondait tous les partis.

La gaieté de Victor Hugo n'est guère connue que des intimes du maître. Cette gaieté, il l'a retrouvée souvent au milieu des plus graves circonstances.

Ainsi, pendant le siège de Paris, un jour qu'il était allé aux remparts avec un de ses amis, des obus passèrent en sifflant, comme de grands oiseaux de mort, au-dessus de sa tête.

L'ami lui représenta l'inutilité de s'exposer au danger.

—Que voulez-vous, répondit Victor Hugo, je suis prêt à tout, comme chacun des défenseurs de Paris. J'ai même préparé mon épitaphe et si l'un de ces projectiles me foudroyait, voilà ce que je vous prierais de faire graver sur ma tombe :

Il repose le bon bande  
Tué par une bombe !...

Les fouilles, que l'on n'a pas cessé de continuer à Pompéi, viennent de révéler l'existence d'une cavité assez grande dans le jardin d'une des maisons déterrées. On a découvert un homme qui, sans doute, avait essayé de prendre la fuite dans l'intervalle écoulé entre la pluie de *capilla* et la pluie des cendres, mais qui, étouffé par la poussière et les exhalaisons délétères, était tombé pour ne plus se relever.

Cet homme est étendu par terre, la tête rejetée en arrière ; le crâne est très bien conservé et le bas du visage est parfaitement venu. Les lèvres entr'ouvertes laissent voir dix dents, cinq à chaque mâchoire. Le bras gauche est ployé, l'avant-bras relevé et les doigts de la main sont à demi fermés.

Le bras droit est presque serré le long du corps, et la main fermée s'appuie sur le ventre.

Or, l'éruption du Vésuve qui ensvelit la ville de Pompéi sous une couche de cendres, ayant eu lieu en l'an 79 de notre ère, le corps de l'homme qu'on vient ainsi de découvrir date nécessairement de plus de 1,800 ans.

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

LES ÉCHECS

Montréal, 5 avril 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. THOMPSON, 628, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES :

No. 349.—P. J. D., Montréal.  
No. 350.—MM. N. Dugré, P. Fabien, L. Dargis, H. Lupien, M. Lafrenais, J. Maurien, L. Dubé, Montréal ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. H. Guérin, Pointe-Lévis ; G. P., Arthabaska ; Honoré M., Louiseville ; H. Bégin, C. H. Provost, Ottawa ; F. Gingras, Trois-Rivières ; V. Gagnon, O. Pigeon, S. Tudeu, Québec ; L. O. P., Sherbrooke ; I. Lafrenière, N. P., Sorel.

CORRESPONDANCE.

T. J. Boivin, Saint-Jérôme.—Votre solution est démolie par P. pr. C (3e D), au deuxième coup des Noirs.

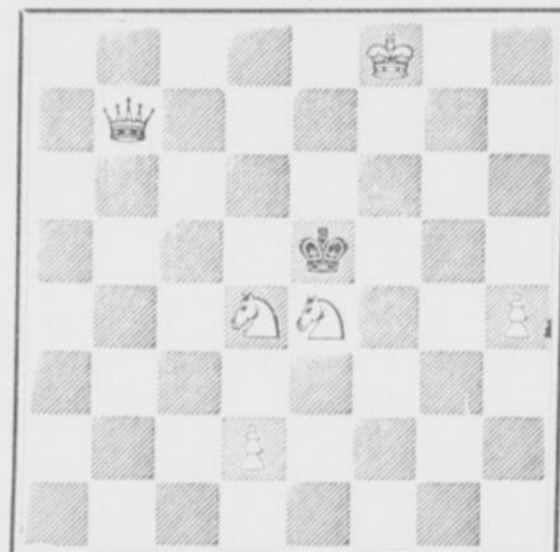
N. P., Sorel.—Le prix d'abonnement à la *Stratégie* est de 20 francs par an. Chaque numéro est composé de 22 pages in-8 ; il contient huit à dix parties, sérieuses ou brillantes, de nombreux problèmes d'échecs, des analyses, des problèmes de dames, etc., et paraît du 15 au 25 de chaque mois. Adressez : M. Numa Preti, 72-74, rue Saint-Sauveur, Paris (France).

On annonce que M. le capitaine Mackenzie doit prendre part au grand tournoi international de Londres. Nos meilleurs souhaits au vaillant capitaine.

PROBLEME No. 351.

Composé par M. LIBERALL.

NOIRS — 1 pièce.



BLANCS — 5 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

SOLUTION.—No. 350.

<i>Blancs.</i>	<i>Noirs.</i>
1 P 6e CR	1 P joue
2 D 8e FD, échec	2 R pr. C
3 F 5e CR, mat.	Si :
	2 R 3e F
3 C 8e CR, mat.	

Une vieille cocotte, bien connue de plusieurs générations, entre l'autre jour dans un restaurant de la rue des Martyrs.

Elle s'approche du beau Lucien, une de ses nombreuses connaissances, et lui dit :

—Tu sais, mon chéri, c'est ma fête aujourd'hui, qu'est-ce que tu me donnes ?

—Ma foi, répond Lucien, je te donne "quarante-cinq ans bien sonnés."

\* \* \*

A propos des prix : Deux petites filles sortent de la distribution des prix, l'une chargée de couronnes et de livres, l'autre les mains vides.

Arrivée à la porte de l'école, celle-ci se tournant vers sa compagne :

—Prêtes-m'en un... pour dans la rue.

Naissances

A Joliette, le 21 mars dernier, la dame de M. d'Angeville Dostaler, architecte, une fille.

En cette ville, le 31 mars dernier, la dame de Jos.-E. Tourangeau, typographe, un fils.

Décès

A Saint-Roch de Québec, le 23 mars dernier, Marie-Ernestine, âgée de 3 ans et demi, enfant de M. J.-E. Martineau, marchand quincaillier.

A Saint-Roch de Québec, le 27 mars dernier, Marie-Joséphine-Cypriane, âgée de 1 an et demi, enfant de M. J.-E. Martineau, marchand quincaillier.

**Sommaire du "Monde Illustré" du 17 mars**

**TEXTE :** Courrier de Paris, par Pierre Véron.— Nos gravures : Les manifestations des 9 et 11 mars ; portrait de M. Puvion de Chavannes, par M. L. Bonnat ; Le mont-de-piété à Alger ; Nos députés chez eux.— Chronique musicale, par A. de Lasalle.— Théâtres, par Charles Monselet.— Récréations de la famille.— Le Monde financier.— Solutions d'Échecs.

**GRAVURES :** Paris (manifestation du 9 mars) : Pillage d'une boulangerie ; Aspect de l'Élysée refoulant les manifestants ; Charge de la garde de Paris, avenue Gabriel.— Journée du 11 mars, à la salle Rivoli.— Portrait de M. Puvion de Chavannes.— Le mont-de-piété à Alger.— Nos députés chez eux.

**Abonnement pour le Canada :** Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

**Sommaire de la "Revue de la Mode" du 18 mars**

**GRAVURES :** Toilette de soirée.— Application sur tulle.— Cols et parures (8 dessins).— Deux toilettes de dames.— Trois costumes de jeunes communiantes.— Costume de jeune communiant.— Costumes d'enfants (7 figures).— Neuf chapeaux de printemps.

**TEXTE :** Explication des toilettes et des ouvrages.— Courrier de la mode.— Chronique parisienne.— Un oncle mitoyen (suite).— Marthe (suite).— Causerie financière.— Menus de la semaine.— Revue des magasins et de l'industrie.

**COUVERTURE :** Récréations en famille.— Solutions des Récréations.— Petite correspondance.— Correspondance du docteur.— Avis divers.

**GRAVURE COLORIÉE :** Deux toilettes.

**PATONS ET BRODERIES.** — 1er Côté.— Patrons : Corsage collant pour fillette.— Jaquette pour fillette.— Paletot d'enfant.— Corsage à pointe.— Robe pour fillette.— 2e Côté.— Broderies : Application sur tulle.

**Abonnement pour le Canada :** Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11, rue Hébert, Québec.

**PENSÉES**

Dans l'infortune, on reconnaît ses véritables amis.

Le sage ne juge pas les autres sur leur mine.

Parler, c'est semer ; écouter c'est moissonner.

Celui qui met un frein à la fureur des flots Sait aussi des méchants arrêter les complots.

Dans les âmes biens nées La valeur n'attend pas le nombre des années.

L'homme naît, vit et meurt, et il ne laisse après lui que le souvenir de ses vertus ou de ses crimes.

Le monarque du plus grand empire du monde est sujet à la mort, aussi bien que le dernier de ses sujets ; comme lui il devra rendre compte de ses actes au souverain juge des vivants et des morts.

**VARIÉTÉS**

On raconte devant Calino que le marquis de X..., un notable du faubourg St-Germain, vient de mourir de la rupture d'un vaisseau.

— C'est bien malheureux ! s'écrie-t-il ; mais aussi quelle imprudence d'avoir des navires dans le corps !... Et il n'avait pas même l'excuse d'être marin !...

Dans un bureau de rédaction. — Faites-nous donc un article sur le jeu sénateur X... ?

— Sapristi ! un sujet à rides ! que vous me donnez-là !

**JEU DE DAMES**

Adressez les communications concernant ce département à J.-E. Tourangeau, 14, Avenue Guy, Montréal.

**Solutions justes du problème français No 11**  
Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Pleau et Firmin Glodu.

Ottawa : P. Branchon, J. Bêland, Jacques Trudel et Frs. Bouchard.  
Hull : V. Morel E. Lapiere et Antoine Pinsonneaux.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

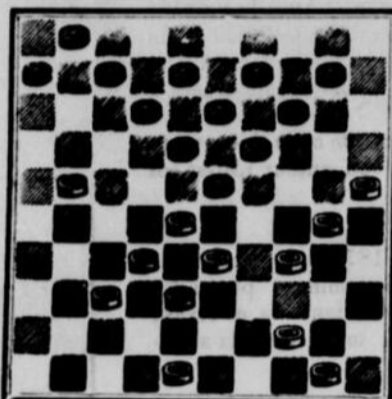
Portneuf : Michel Thibaudeau et J.-B. Labranche.

Rimouski : V. Déziel, Louis Marchand, Frs. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

**PARTIE FRANÇAISE PROBLEME No 12**

Fin d'une partie jouée à Beautiran entre MM. J. Plagnol et N. Bordelas.

**NOIRS**



**BLANCS**

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 10

Blancs—27 21, 17 12, 29 23, 33 24, 43 38, 38 32, 36 20 prend 4, 49 13, 50 44, 45 5 prend 4 et gagnent.

**Expérience.**— Mme T. A. Gist, 1204, Walnut, Philadelphia, écrit : J'ai souffert d'un rhumatisme inflammatoire. J'avais les deux pieds tellement enflés que je pouvais à peine marcher, lorsque je commençai à faire usage de l'Huile de St-Jacob. Le soir et le lendemain, je commençai à marcher, et quelques jours plus tard j'étais complètement guéri. C'est un remède merveilleux.

**HERSES EN ACIER DE GANANOQUE**



MANUFACTURÉES ENTIÈREMENT EN ACIER



**GRUBBEURS, CULTIVATEURS CHARRUES DE WILKINSON BARRATTES DE BLANCHARD**

AUSSI

Toutes espèces d'instruments agricoles AU PLUS BAS PRIX

Et aux conditions les plus faciles

**R. J. LATIMER,**

81, RUE MCGILL, MONTREAL.

AUSSI

MOULINS A FAUCHER, MOISSONNEUSES, RATEAUX A CHEVAL DE COSSITT.

**L'HUILE ST-JACOB**



**LE GRAND REMÈDE ALLEMAND POUR RHUMATISME.**

La Névralgie, Sciaticque, Lumbago, le Mal de Reins, Douleurs de l'Estomac, la Goutte, l'Esquinancie, Inflammation du Gosier, Enflures et Foulures, Brûlures, Echaudements, Douleurs générale du Corps, et pour le Mal de Dents, d'Oreilles, pour Pieds et Oreilles Glacés, et pour toutes autres Douleurs et Maux.

Aucune préparation sur la terre est égale à l'Huile St. Jacob comme remède externe sain, certain, simple et bon marché. L'essai coûte peu, seulement la petite somme de 50 cents, et tous ceux souffrants de douleurs peuvent avoir une preuve positif du mérite que cette médecine réclame.

Les directions sont publiées dans onze langues différentes.

Vendus Par Tous Les Droguistes Et Commerçants De Médecines.

**A. VOGELER & CIE.,**  
Baltimore, Md., U. S. A.

**LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE**

**THE COOK'S FRIEND**

NE FAILLIT JAMAIS

ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables



**Chemin de Fer Intercolonial**

1882—Arrangements d'Hiver—1883

A partir du 4 Décembre 1882, les trains express directs à Passagers partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Part de Pointe Lévis.....	8 10 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loup.....	12 55 p. m.
Trois-Pistoles.....	2 05 "
Rimouski.....	3 49 "
Campbellton.....	8 35 "
Dalhousie.....	9 15 "
Bathurst.....	11 17 "
New-Castle.....	12 52 a. m.
Moncton.....	4 0 a. m.
Saint-Jean.....	7 30 a. m.
Halifax.....	12 40 p. m.

Ces trains viennent en connexion à la Jonction de la Chaudière avec le Grand Tronc, partant de Montréal à 10 heures p. m.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les trains partant de Halifax à 2.45 p. m., et Saint-Jean à 7.25 p. m., et arrivant à Montréal à 6.05 a. m., et qui correspondent à la Jonction des Chaudières avec le train du Grand-Tronc, à 9.20 p. m., passant la journée du dimanche à Campbellton.

Le char Pullman qui part de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rend directement à Halifax, et celui qui part les Mardi, Jeudi et Samedi, se rend à Saint-Jean.

Pour billets de passage et informations concernant les prix de passages, taux du fret, le service des trains, etc., s'adresser à

**G. W. ROBINSON,**  
Agent des passagers et du fret pour la division de l'Est,  
No. 186, rue Saint-Jacques [en face du St-Lawrence Hall], Montréal.

**D. POTTINGER,**  
Surintendant en chef.  
Moncton, N.-B., 28 Nov. 1882.

**Apprenti demandé**

Un jeune homme respectable sachant l'anglais est demandé pour apprendre l'art de la gravure de vignette.

S'adresser à  
**G. B. BURLAND,** gérant.  
**BRITISH AMERICAN BANK NOTE CO.**  
Rue St. Jean, Montréal.

**LORGE & CIE.**

21, RUE SAINT-LAURENT

Tiennent une spécialité de Chapeaux de Soie de Feutre qu'ils fabriquent eux-mêmes.

**70 CARTES DE VISITES** avec votre caractère nouveau, nouveau genre, par des artistes : Bouquets, Oiseaux, Chromos, Paysages, etc., tous différents. Livre d'échantillons complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'annonces. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 échantillons de Cartes d'annonces de Fantaisie, 50c. Adresse : **STEVENS & BROS.** boîte 22, Northford St.

**Mousseau, Archambault & Lafontaine,**

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND)

MONTREAL

Hon. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. C.R. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

**"L'OPINION PUBLIQUE"**

On peut s'abonner pour 6 mois ou un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs recrutés dans tout ce que la Province a de meilleur comme écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.

**LA COMPAGNIE**

**LITHOGRAPHIQUE - BURLAND**

(LIMITÉE)

**CAPITAL ..... \$200,000**

**ELECTROTYPEURS,**

**LITHOGRAPHES,**

**IMPRIMEURS,**

**GRAVEURS,**

**EDITEURS,**

**ETC., ETC.**

**3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY**

**MONTREAL**

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre :

- 12 presses à vapeur.
- 1 machine patentée à vernir les étiquettes.
- 1 machine électrique à vapeur.
- 4 machines à photographie.
- 2 machines à gravure photographique.
- 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soins et à des prix modérés.

Editeurs du **CANADIAN ILLUSTRATED NEWS**, du **SCIENTIFIC CANADIAN** et **PATENT OFFICE RECORD**, et aussi imprimeurs de **L'OPINION PUBLIQUE**.  
Toutes commandes par Poste promptement exécutées.  
**G. B. BURLAND,** Gérant ;